

RECHERCHES  
SUR L'ORIGINE  
DE LA DOMESTICITÉ  
DES ANIMAUX

PAR

ROGER DE GUIMPS

Extrait de la Bibliothèque universelle.

LAUSANNE  
IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL

1869



A ne considérer que comme une œuvre purement humaine la partie des documents bibliques qui se rapporte à notre étude, on est pourtant obligé de lui reconnaître l'autorité historique la plus respectable. Car ses auteurs, s'élevant à la hauteur d'une mission patriotique et morale, d'une mission sainte, ont reproduit en général avec un zèle désintéressé, avec une liberté d'esprit, une naïveté et une fidélité sans pareilles, les faits, les mœurs, les idées, les croyances de leur temps, et les traditions léguées à celui-ci par les âges qui l'avaient précédé.

### Les travaux de Darwin.

Le dernier ouvrage de Darwin : *De la variation des animaux et des plantes sous l'action de la domesticité*, nous a fourni des données nombreuses et importantes ; nous serons obligé de le citer souvent. Aussi croyons-nous devoir donner ici un aperçu des théories de l'auteur, avec une appréciation qui permette à nos lecteurs de distinguer ce que nous admettons comme prouvé, de ce que nous sommes forcé de considérer comme des hypothèses non justifiées.

Darwin, par ses voyages dans toutes les parties du monde, par ses relations avec de nombreux observateurs, par les ressources de tout genre dont il a disposé, et surtout par une étude longue, persévérante, et pleine de sagacité, a réuni une immense quantité de documents sur les variations que peuvent subir les divers types organisés.

Chez les animaux, ces variations ont ordinairement pour cause le changement d'habitudes, de climat, de nourriture ; et dans ce cas les organes s'adaptent peu à peu aux conditions dans lesquelles ils ont à fonctionner : ceux qui sont exercés se fortifient et s'augmentent, ceux qui restent dans l'inaction s'affaiblissent et s'atténuent.

Parfois aussi, les variations apparaissent spontanément, et sans cause connue, dans la suite des générations, et nous semblent des anomalies, des monstruosité; dans ce cas, les types modifiés disparaissent bientôt, soit par le croisement avec le grand nombre qui a conservé le type normal, soit parce que les individus anormaux ont un désavantage dans la *lutte pour l'existence*, à laquelle tous les êtres organisés sont naturellement assujettis.

Cette *lutte pour l'existence* est rendue nécessaire par la progression rapide avec laquelle chaque espèce se multiplie. Bientôt la subsistance, et même la place, manqueraient aux êtres organisés, si les plus faibles n'étaient pas sans cesse détruits par les plus forts.

Le fait que les types les mieux adaptés aux conditions d'existence se conservent et se multiplient, tandis que les autres diminuent et disparaissent, est ce que Darwin a appelé la *sélection naturelle*.

Dans l'état de domesticité, les animaux sont soumis à des conditions particulières, constantes, et longtemps prolongées, qui amènent des variations beaucoup plus rapides, beaucoup plus grandes, beaucoup plus permanentes; puis, comme l'homme ne garde ces animaux qu'en raison de certains avantages qu'il en retire, il ne conserve que ceux qui lui assurent le mieux ces avantages. C'est la *sélection artificielle*. Souvent elle est inconsciente, et la race s'améliore tandis qu'on ne songeait qu'à la conserver; quelquefois elle est préméditée, et l'éleveur, par des soins bien entendus, parvient à réaliser un type préconçu, en développant les organes les plus utiles aux dépens de ceux qui le sont moins.

Les chiens domestiques offrent un exemple remarquable de l'étendue de cette variabilité; nous les considérons

comme ne formant qu'une seule espèce, parce que leur facilité de se reproduire entr'eux est complète ; cependant leurs diverses races offrent des différences telles, que si nous en trouvions de pareilles entre des animaux à l'état sauvage, nous n'hésiterions pas à considérer ceux-ci comme formant des espèces différentes.

Frappé de cette faculté de varier qui paraît inhérente à tous les types organisés, persuadé que cette variation, continuée pendant des siècles de siècles à travers les âges géologiques a dû produire d'énormes différences de conformation, Darwin en est venu à penser que cette variabilité est la vraie cause de la diversité des espèces actuelles, lesquelles ne seraient que la descendance des types les plus qualifiés pour la vie et la multiplication, types qui auraient été conservés à l'exclusion des autres par la sélection naturelle. C'est la théorie qu'il a exposée dans son premier ouvrage : *De l'origine des espèces*.

D'après lui, la permanence des espèces, que nous constatons pendant les 40 à 50 siècles de notre histoire, ne serait pour nous qu'une illusion, semblable à celle d'un homme qui croit que la terre est plate, parce qu'il n'aperçoit qu'une très petite partie de la sphère sur laquelle il est placé.

Ainsi, toutes les espèces animales pourraient avoir pour ancêtres un petit nombre de types primordiaux, dont les descendants, par une variation lente, prolongée pendant des milliers de siècles, auraient produit successivement des variétés, des sous-espèces, des espèces, des genres, des familles, et même des ordres différents.

Grâce à cette théorie, Darwin explique d'une manière plausible divers faits singuliers qui paraissaient sans rapports entre eux ; par exemple, l'apparition très souvent ré-

pétée d'espèces nouvelles dans la succession des âges géologiques ; la complication progressive des organismes, au fur et à mesure de la complication de vie que produit une diversité croissante des espèces qui entrent en lutte pour leur existence ; l'unité de plan qu'on remarque dans la nature organisée, surtout dans une même classe, mais aussi jusqu'à un certain point entre des animaux et des végétaux ; la similitude qui existe à l'état embryonnaire entre tous les animaux d'une même classe ; l'analogie parfois remarquée de l'embryon d'une classe supérieure avec l'état adulte d'une classe inférieure ; enfin un ensemble de faits anormaux, dont Darwin cite de nombreux exemples sous les noms de *retour* ou *atavisme* et de *variation analogique*.

Nous reconnaissons toute l'insuffisance de l'esquisse qui précède c'est dans les ouvrages de l'auteur qu'il faut étudier ses théories. Néanmoins nous croyons en avoir dit assez pour rendre intelligibles à tous nos lecteurs les citations que nous aurons à faire.

Transcrivons d'abord les passages les plus caractéristiques de l'introduction du dernier ouvrage de Darwin ; ils nous fourniront l'occasion de dire quelles sont les théories de cet auteur que nous ne saurions adopter.

« L'opinion ordinaire de la création indépendante de chaque espèce ne nous donne aucune explication scientifique de l'ensemble des faits. Nous ne pouvons que dire qu'il a plu au Créateur de faire apparaître, dans un certain ordre, et sur certains points de sa surface, les habitants passés et présents du globe ; qu'il leur a imprimé le cachet d'une ressemblance extraordinaire, et les a classés en groupes subordonnés. Cet énoncé ne nous apporte aucun enseignement nouveau, il ne rattache aucunement les uns aux autres les faits et les lois, il n'explique rien.

» Dans la doctrine d'actes de création indépendants, comment

expliquer la conformation sur un plan commun, de la main de l'homme, du pied du chien, de l'aile de la chauve-souris et de la palette du phoque? L'explication est toute simple d'après le principe de la sélection naturelle, de légères variations successives dans la descendance divergente d'un seul ancêtre.

» On réunit dans une même classe un ensemble d'êtres organisés parce qu'ils présentent, indépendamment de leurs habitudes, le même type fondamental de conformation, et qu'ils offrent entr'eux une certaine gradation. De plus, les membres d'une même classe se montrent très semblables entre eux dans les commencements de leur état embryonnaire. Ces faits s'expliquent par leur descendance d'une forme commune; on peut donc admettre que tous les membres d'une même classe descendent d'un ancêtre unique. Mais comme les membres des classes distinctes ont encore quelque chose de commun dans leur structure, et beaucoup dans leur constitution, l'analogie nous conduit à faire un pas de plus, et à regarder comme probable la descendance de tous les êtres vivants d'un prototype unique. »

La grande multitude des faits concordants recueillis par Darwin a révélé, chez les êtres organisés, une tendance à varier qui avait été longtemps méconnue, et qui est bien suffisante pour modifier la notion d'espèce telle qu'elle avait été admise par les naturalistes; ainsi, il est très possible que telles différences, qui leur avaient paru constituer des espèces distinctes, ne soient que les effets de la variation. Mais si, dans l'état actuel de la science, nous ne pouvons pas poser une limite déterminée à cette variabilité, il ne s'en suit pas qu'elle soit indéfinie. Tous les faits au contraire nous la montrent restreinte; chaque fois qu'un organisme s'éloigne trop de son type normal, il disparaît sans laisser de descendance, absorbé ou détruit par la concurrence des organismes normaux. Cette sélection naturelle, si bien expliquée par Darwin, et qui dans nos temps historiques a fait la permanence des espèces sau-

vages, a dû produire des effets semblables à tous les âges du globe, tant que les circonstances climatiques restaient à peu près les mêmes.

Il en est tout autrement des animaux domestiques ; leurs variations peuvent se conserver, puis s'étendre sans cesse, parce que la main de l'homme les soustrait à la sélection naturelle pour les soumettre à la sélection artificielle, qui les modifie constamment, et en général dans un sens déterminé.

La sélection naturelle maintient les espèces sauvages ; mais la sélection artificielle modifie et dénature les espèces domestiques. On peut dire de plusieurs de nos animaux domestiques qu'ils sont des animaux artificiels. Nous verrons, dans la suite de cette étude, que c'est leur état de domesticité qui a conservé plusieurs grands mammifères à travers la période diluvienne, tandis que disparaissaient dans nos contrées des espèces sauvages de même genre, en même temps que bien d'autres types. Ainsi, dans certains cas, la protection de l'homme a conservé la race, tout en modifiant l'espèce.

Nous aurions désiré ne point aborder ici la question de l'origine première de l'organisme, c'est-à-dire celle de la création ; mais l'usage qui a été fait de la théorie de Darwin ne nous le permet pas. Des penseurs, qui se disent libres parce qu'ils croient pouvoir échapper à l'incompréhensible en se passant d'un créateur, ont accueilli son système avec des cris de triomphe, comme s'il nous dispensait de la nécessité d'attribuer les lois universelles à un souverain législateur, et le monde lui-même à une volonté puissante, intelligente, pleine de prévoyance et de bonté.

Darwin nous paraît sous l'empire d'une singulière illusion lorsqu'il dit que la doctrine des créations indépendantes

n'explique rien, tandis que celle qui fait descendre tous les types les plus compliqués d'un prototype unique très simple lui semble tout expliquer. C'est ce que les philosophes appellent expliquer le supérieur par l'inférieur ; c'est-à-dire que c'est expliquer l'intelligence par la force aveugle, l'esprit par la matière, la vie par la mort, le monde par le néant. Nous ne saurions voir là une explication ; tandis qu'au contraire les créations indépendantes, si nombreuses qu'elles soient, d'un être puissant, intelligent et bon, bien qu'en elles-mêmes incompréhensibles pour la raison humaine, nous semblent expliquer seules la diversité des organismes avec l'unité de plan, leur merveilleuse adaptation au besoin de conservation des individus et des espèces, l'harmonie de tant de rôles différents pour le bien de l'ensemble, et surtout les éminentes facultés de pensée et de sentiment qui distinguent l'homme de tous les animaux.

Nous devons le dire : chacune des découvertes de Darwin est pour nous un argument de plus en faveur de l'existence d'un Dieu personnel. Et lors même qu'on réussirait un jour à prouver que tous les organismes proviennent les uns des autres par variation, encore serions-nous obligé de reconnaître la puissance, la prévoyance et la bonté de Dieu dans ces grands progrès qui, en spécialisant et en localisant les diverses manifestations de la vie, semblent réaliser une pensée supérieure à tout ce qui avait précédé ; alors qu'un organe nouveau apparaît pour une fonction nouvelle ; alors que se produisent successivement la nutrition, la génération, la locomotion, les sens, les instincts, l'intelligence, et enfin les facultés supérieures de l'homme qui l'élèvent au-dessus du monde sensible.

Mais si nous ne pouvons suivre Darwin jusqu'au bout

dans sa théorie nouvelle, nous ne méconnaissions point les services éminents qu'il a rendus à la science, et nous ferons souvent usage des faits nombreux et intéressants qu'il a fidèlement recueillis sur l'histoire des animaux domestiques.

Les seuls animaux que nous considérons comme domestiques sont ceux dont l'état de soumission à l'homme se perpétue de lui-même de génération en génération, et non point tous ceux qui ont été apprivoisés, ou même dressés pour le servir.

Ainsi l'on a pensé que la hyène était un animal domestique de l'antique Egypte, parce que, parmi les peintures qui décorent les salles funéraires les plus anciennes, on voit des hyènes menées en laisse par des hommes au moyen d'une simple corde passée autour du cou. Cependant, ce curieux monument prouve seulement que les Egyptiens avaient réussi à apprivoiser des hyènes, comme parfois on a réussi à apprivoiser des ours, des loups et même des lions.

On a aussi, bien souvent, dressé des singes pour le service d'une maison, des furets pour prendre des lapins dans leurs terriers, des oiseaux de proie pour la chasse au vol; et pourtant les singes, les furets et les faucons ne sont point des animaux domestiques.

Parmi les animaux que nous nommons domestiques, tous ne le sont pas au même degré. Les uns sont les serviteurs de l'homme parce que celui-ci a réussi à les associer à ses travaux; ce sont le bœuf, l'âne, le chien, le chameau, le cheval, l'éléphant, le renne et le lama. Nous en laissons de côté quelques-uns, moins importants et moins connus.

L'homme n'élève les autres en domesticité que pour

profiter de leurs dépouilles ; ce sont le mouton, la chèvre et le porc. Pour abrégé nous ne nous occuperons pas des animaux qui ne jouent qu'un rôle tout-à-fait secondaire dans le développement de la civilisation et de la richesse des peuples, tels par exemple que le lapin et les oiseaux de basse-cour.

Le chat ne rentre réellement dans aucune des deux divisions que nous venons de caractériser ; si nous le gardons, ce n'est pas pour ses dépouilles, c'est pour les services que nous devons à son activité ; mais ces services, nous ne les lui avons pas appris, c'est seulement à son instinct naturel que nous les devons, et nous ne pouvons pas même les diriger. Le chat dévore nos amis les-oiseaux aussi bien que nos ennemis les rats ; et, tout en jouissant des douceurs de notre foyer, il conserve son indépendance.

### Le bœuf.

Cet animal si docile et si patient, au regard doux et débonnaire, ce colosse qui oublie sa force pour se laisser conduire par un enfant, est probablement la plus ancienne, comme il est la plus précieuse des conquêtes de l'homme sur le règne animal. C'est lui que partout on trouve associé aux débuts de cette vie de sécurité et de bien-être qui fut l'origine et l'une des causes de la civilisation.

Nous n'avons pas à nous occuper du bœuf de l'époque du quaternaire ancien, parce que rien n'indique qu'il ait été domestique ; les hommes ses contemporains ont laissé beaucoup de monuments de leur industrie, mais rien qui révèle d'autres mœurs que celles des chasseurs et des pêcheurs. Le bœuf de la même époque, dont on trouve les restes en Amérique, s'y est éteint sans être devenu domes-

tique, et nous pouvons penser qu'il en a été de même de celui qui en Europe a été contemporain du mammoth ou de l'ours des cavernes.

C'est parmi les monuments de l'âge de la pierre polie, si bien conservés dans les palafittes des lacs suisses, que nous retrouvons les restes, probablement les plus anciens, de bœufs dont l'état domestique soit bien constaté. Le savant Rutimeyer de Bâle, qui a fait une étude approfondie de ce sujet, nous apprend que les habitants lacustres de l'âge de la pierre polie chassaient l'urus, bœuf sauvage dont les restes deviennent de plus en plus rares pendant les âges suivants, et qui a fini par s'éteindre dans nos contrées; puis, qu'ils possédaient deux, si ce n'est trois espèces de bœufs domestiques, dont l'une, plus petite, à formes sveltes, à jambes fines, à cornes petites et courbes, se trouve dans toutes les stations, et présente beaucoup d'analogie avec les races qui, de nos jours encore, sont répandues dans les montagnes du centre et de l'est de la Suisse. Une autre espèce, de plus grande taille, n'a été retrouvée qu'aux stations de Concise et de Chevroux, sur le lac de Neuchâtel.

M. Rutimeyer estime que ces races domestiques étaient originaires d'Asie. La dernière pourrait bien être la race tachetée que possédaient les Egyptiens dès les temps les plus reculés et avec laquelle nous ferons bientôt connaissance; elle serait la souche de celle qui maintenant est la plus commune dans la Suisse occidentale.

Si les restes des habitations lacustres ne nous donnent aucune connaissance précise sur l'usage que les hommes de cette époque faisaient de leurs animaux domestiques, s'ils ne nous permettent à ce sujet que des conjectures, il n'en est pas de même des peintures que nous offrent les salles funéraires de la IV<sup>e</sup> dynastie égyptienne, peintures

parfaitement conservées, quoique n'étant probablement guères moins anciennes que les palafittes de l'âge de la pierre.

Les bœufs y sont blancs, ou bruns, ou blancs tachetés de gris, et à longues cornes; des hommes les conduisent soit en troupeaux, soit isolés; ces derniers sont tenus par une corde passée à leur mâchoire inférieure, et souvent ornés d'un collier à franges. Nulle part on ne les voit travaillant; ce sont des vaches qui, accouplées au joug et attelées à la charrue, font tout le labourage. Cet usage, si contraire au nôtre, s'explique par une croyance des anciens Egyptiens, d'après laquelle c'était un sacrilège de manger la chair d'une vache, aussi bien que celle d'un bœuf qui a travaillé<sup>1</sup>.

On y voit aussi des femmes traissant leurs vaches, et celles-ci ont les jambes de derrière liées au-dessus du jarret par plusieurs tours de corde; l'une d'elles est accompagnée de son veau, qui lui lèche le poitrail pendant qu'on la traite.

Un autre tableau représente le passage d'un gué: un jeune homme marche en tête, portant sur son dos un veau qui se retourne et paraît appeler sa mère; celle-ci le suit, et porte la tête vers lui en allongeant le cou. Cette vache et deux autres qui l'accompagnent ont la tête désarmée, et sont suivies de trois bœufs à longues cornes.

La plupart de ces vaches manquent de cornes, tandis que tous les bœufs en sont pourvus; il n'est donc pas probable que les anciens Egyptiens eussent une race bovine désarmée; mais peut-être savaient-ils, pour avoir des vaches meilleures laitières, leur enlever dès l'enfance ces instruments de défense dont elles n'ont plus besoin sous la protection de l'homme.

L'usage de lier les vaches pendant qu'on les traite, pour

<sup>1</sup> Hérodote, confirmé par Porphyre et par St. Jérôme.

rait indiquer chez ces bêtes un état de domesticité peu avancé, mais c'est le seul indice de ce genre que nous offre l'antiquité; et celui-ci a d'autant moins de valeur à nos yeux, que nous n'ignorons pas la difficulté qu'on éprouve à traire les vaches auxquelles on a laissé leur veau, surtout dans les climats où elles conservent beaucoup de liberté, parce qu'elles ne sont pas soumises à une stabulation permanente.

Le bœuf représenté dans les peintures que nous venons de décrire n'est point le zébu ou bœuf à bosse de l'Afrique centrale. Aussi pense-t-on que la race bovine de l'antique Egypte est originaire de l'Asie, où l'on est presque toujours conduit quand on cherche le berceau de la civilisation.

Plus tard, au XVII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, une nouvelle race bovine fut importée d'Asie en Egypte; celle-ci a les cornes courtes et recourbées en croissant. Elle figure dans le tableau qui représente l'embarquement des Egyptiens après une expédition guerrière dans le sud de l'Arabie.

Si maintenant nous interrogeons le langage, ce monument vivant des temps antéhistoriques, nous trouvons les mêmes racines dans les mots de tous les peuples de la famille aryenne, qui désignent le bœuf, la vache, et les divers usages auxquels de nos jours encore on emploie ces animaux. Nous devons en conclure que ceux-ci étaient déjà à l'état domestique chez les Aryas primitifs avant leurs premières migrations, c'est-à-dire à une époque qui ne doit pas être moins ancienne que la IV<sup>e</sup> dynastie égyptienne et les palafittes de la pierre.

Enfin la grande analogie de ces mots aryens avec ceux des langues sémitiques, nous montre encore que la domesticité de la race bovine existait avant la séparation de ces deux grandes branches des peuples asiatiques.

Nous passerons maintenant de l'étude des monuments que nous ont laissés les anciens âges à celle des documents de l'histoire proprement dite.

La Genèse nous montre Abraham en possession de bœufs, d'ânes, de chèvres, de brebis et de chameaux; mais elle ne nous dit pas s'il employait ses bœufs pour l'aider dans ses travaux. Six cents ans plus tard, la loi de Moïse défend de faire travailler le bœuf le jour du sabbat, et de l'emmuseler lorsqu'il foule le grain. Cette sollicitude du législateur des Hébreux nous fait bien voir qu'au XV<sup>e</sup> siècle avant notre ère le bœuf était depuis longtemps associé aux travaux des Israélites.

Les plus anciens documents de l'antiquité grecque, les poèmes d'Homère, nous montrent les habitants de la Grèce et de l'Asie mineure possédant le bœuf comme animal domestique environ deux cents ans après Moïse. A la dernière page de l'Iliade, on voit les Troyens atteler des bœufs à leurs chariots pour aller chercher, dans les forêts du mont Ida, le bois nécessaire aux funérailles d'Hector.

Mais ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que ni Moïse ni Homère ne parlent de l'origine de la domesticité du bœuf. C'est qu'ils n'attribuent à personne le mérite d'en avoir fait le serviteur de l'homme. C'est qu'ils le considèrent manifestement comme ayant toujours été un animal domestique. Et cependant, Moïse fait remonter ses récits jusqu'à la création du monde, et Homère nous donne avec complaisance toutes les légendes les plus anciennes qu'il a pu recueillir.

Remarquons encore ici que les plus anciens livres des peuples de l'Inde constatent la domesticité du bœuf et de la vache sans faire aucune allusion à une époque à laquelle cet état de choses n'aurait point encore existé.

La tradition se tait absolument sur cette importante conquête de l'industrie humaine.

Après avoir recherché par la voie historique l'origine de la domesticité du bœuf, interrogeons encore la zoologie contemporaine, et voyons si, parmi les espèces qui existent aujourd'hui à l'état sauvage, nous retrouverons la souche de notre bœuf domestique.

Cette question a longtemps occupé les naturalistes, et a donné lieu aux opinions les plus diverses. Il serait trop long de les rappeler ici. Cependant on a fini par reconnaître qu'aucune des espèces existant actuellement à l'état sauvage ne peut être considérée comme la souche du bœuf domestique. Il n'est pas inutile de rappeler que les troupeaux de bœufs qui vivent en liberté dans les plaines de l'Amérique du sud, dans le parc de Chillingham et en divers autres lieux, ne sont que des animaux redevenus sauvages pour avoir été abandonnés à eux-mêmes dans des circonstances favorables. On les ramène aisément à l'état domestique, tandis que les espèces réellement sauvages sont fort difficiles à dompter.

Darwin, en montrant les énormes variations que la domesticité peut faire subir aux formes du bœuf, a singulièrement infirmé la valeur des différences actuelles considérées comme des preuves d'une diversité d'origine.

Pour n'en citer qu'un seul exemple, la race Niata, ou Gnata, dans le bassin de La Plata, est presque une monstruosité ; le squelette de sa tête n'a pas forme bovine ; et néanmoins elle descend du bétail importé d'Espagne et de Portugal ; et la plus ancienne de ces importations date de 1552.

Mais si Darwin a presque détruit l'argumentation par laquelle on établissait que le bœuf domestique ne descend d'aucune des espèces sauvages actuelles, il a été amené

par des considérations différentes à affirmer le même fait.

Ecartons d'abord le buffle (genre *Bubalus*), originaire du sud de l'Asie, où il se trouve encore, soit à l'état domestique, soit à l'état sauvage, vivant en grandes troupes dans les lieux marécageux. Il n'est connu en Europe que depuis le moyen-âge ; on pense qu'il a été introduit en Hongrie, puis en Italie, par les bandes de Huns d'Attila.

Les bœufs forment deux divisions ; les espèces à bosse (*bos indicus*) et les espèces sans bosse (*bos taurus*). Les croisements entre ces deux divisions donnent des produits toujours féconds.

Dans la première division se trouve le zébu, animal domestique dans l'Afrique centrale et occidentale, dans les Indes, la Perse et même l'Arabie, plus petit que le bœuf ordinaire, plus élancé, plus agile, facile à dresser, soit pour le monter, soit pour l'atteler. On le voit représenté sur les antiques bas-reliefs de Persépolis, au milieu de peuples en marche. Darwin dit qu'il n'existe plus à l'état sauvage.

D'après le même auteur, nos races bovines domestiques, qui appartiennent à la deuxième division, descendent de trois espèces, dont on trouve les restes fossiles, mais qui sont actuellement éteintes à l'état sauvage, savoir :

1. *Bos primigenius*, déjà domestique en Suisse pendant la période néolithique, assez semblable au bétail actuel de la Frise et à la race demi-sauvage du parc de Chillingham. Rutimeyer considère maintenant le *bos trochoceros* comme la femelle d'une forme ancienne du *bos primigenius*.

2. *Bos longifrons* (*brachyceros* d'Owen) ; en Angleterre on le trouve associé aux restes d'éléphants et de rhinocéros ; en Suisse, pendant la période néolithique, il était le plus commun des bœufs domestiques ; encore domestique en Angleterre pendant la domination romaine, il serait selon Owen la souche probable du bétail foncé du pays de Galles

et des Highlands, et d'après Rutimeyer celle des races suisses non tachetées, petites, fines, et variant du gris clair au brun noirâtre.

3. *Bos frontosus* (de Nilsson), voisine mais distincte du bos longifrons; toutes deux existaient en Scanie pendant la période quaternaire ancienne.

Il est à remarquer que ces trois espèces, pendant l'époque géologique, ont habité ensemble les mêmes pays, tout en restant distinctes; puis, qu'elles ont été rendues domestiques, et que c'est à cet état seulement qu'elles ont continué à subsister; enfin que, soit par les croisements, soit par la sélection, elles ont produit un très grand nombre de races différentes.

Nos bœufs habitaient primitivement des pays tempérés, plutôt froids que chauds; cependant ils doivent être originaires de contrées où la terre n'était jamais longtemps couverte de neige, puisqu'ils n'ont pas, comme certains chevaux, l'instinct de gratter la neige pour trouver leur nourriture.

Darwin compte sept espèces du genre *bos* réduites en domesticité; ce sont, outre nos trois espèces européennes, le zébu, l'arni, le gayal (à Ceylan, à Java et dans quelques parties des Indes), et l'yack du Thibet, introduit en France par les soins de la société d'acclimatation.

Les espèces restées à l'état sauvage sont d'un caractère très farouche. Nous ne citerons que le bison de l'Amérique du nord, qui habitait l'Europe occidentale vers la fin de l'époque glaciaire, et l'aurochs, encore répandu en Germanie du temps de César, maintenant relégué dans quelques forêts de la Lithuanie et du Caucase. C'est dans cette dernière région qu'on a capturé vivant, avec des peines infinies, un sujet très jeune qu'on voit maintenant au jardin zoologique de Moscou.

### L'âne.

Ce serviteur sobre, patient, intelligent et laborieux, dont les sots et les méchants n'ont médité que pour mieux abuser de ses qualités, est avec le bœuf l'animal qui paraît avoir été le plus anciennement associé au travail de l'homme.

Mais ce n'est point dans nos contrées que les monuments de la haute antiquité nous le feront retrouver. Les restes de l'âne manquent parmi ceux qu'ont fournis les palafittes de l'Europe occidentale. Les os de cet animal, qui avaient d'abord été signalés parmi les antiquités lacustres, ont été plus tard reconnus appartenir à une station de l'époque romaine.

Il en est autrement des monuments égyptiens, les plus anciens que nous connaissions. Les peintures des salles funéraires de la IV<sup>e</sup> dynastie nous représentent diverses scènes dans lesquelles figurent des ânes domestiques.

Tantôt deux jeunes garçons en conduisent une troupe devant eux ; tantôt on les mène par une corde passée autour du cou. Ailleurs on est occupé à charger un âne qui paraît rétif : un homme le tient par la tête, un autre par la queue, tandis qu'on attache sur son dos un panier très haut de formes et assez semblable à ceux dans lesquels les femmes arabes, cachées par un rideau, voyagent encore aujourd'hui à dos de chameau. Près de là, on voit un autre âne déjà chargé. Quelques-uns de ces animaux sont de couleur jaunâtre ; mais d'après la forme et la lourdeur de leur tête, ce sont bien des ânes, et non des hémiones.

La linguistique nous apprend que les Aryas primitifs ne possédaient point l'âne domestique. En effet le sanscrit et le zend désignent l'âne par des mots qui veulent dire : *rapide, rude, ardent, presque féroce*, et qui ne peuvent avoir été appliqués qu'à un animal sauvage, comme *l'onagre*

des anciens, le kouran de la Perse ou koulan de la Tartarie, probablement l'*hémione*.

Ce fait expliquerait pourquoi l'âne manquait aux habitants de nos palafittes de l'âge de la pierre et de l'âge du bronze, si l'on admettait que les plus anciens peuples agriculteurs de l'Europe occidentale étaient des Celtes, c'est-à-dire une branche des migrations aryennes.

Les noms européens de l'âne dérivent tous du latin et du grec, et ses noms latins et grecs dérivent de l'hébreu, langue qui désigne l'âne par un mot signifiant *qui marche lentement, à petits pas*.

L'âne domestique a donc été une conquête des peuples sémitiques, et il était inconnu des Aryas primitifs.

La bible confirme cette donnée en nous apprenant qu'Abraham employait l'âne comme bête de somme ; elle nous dit qu'il bâta son âne quand il partit pour aller sacrifier Isaac.

On lit au livre XXIII<sup>e</sup> de l'Iliade que les soldats d'Agamemnon amènent à dos de *mulet*, par des *chemins difficiles* du mont Ida, le bois nécessaire aux funérailles de Patrocle ; mais dans tous les poèmes d'Homère il n'est pas question de l'âne. On peut en conclure que ces mulets étaient d'importation étrangère (Absalon monté sur un mullet, 2 Sam. VIII), et qu'au XII<sup>e</sup> siècle avant notre ère l'âne était, sinon inconnu, du moins peu employé en Grèce et dans l'Asie mineure. Ce fait ne doit point nous étonner puisque les Grecs étaient d'origine aryenne, et que les Aryas primitifs ne possédaient point l'âne domestique.

Plus tard, c'est des Sémites que les Grecs ont reçu cet utile animal, et c'est de la Grèce qu'il s'est répandu dans le reste de l'Europe.

En vain on avait cherché dans le *koulan* des Tartares, dans l'*hémione* (demi-âne) ou *kouran* des Persans, dans

l'*hémippe* (demi-cheval) qui habite le désert entre Damas et Bagdad, dans le *zèbre* et le *dauw* du sud de l'Afrique, la souche de notre âne domestique; Darwin croit l'avoir trouvée dans l'*asinus tæniopus* d'Abyssinie. Cette espèce sauvage a, il est vrai, les jambes rayées; mais des raies semblables se retrouvent quelquefois, dans le premier âge, chez notre âne domestique. C'est là un cas, qui n'est point très rare, de ce que Darwin appelle la variation analogique, c'est-à-dire un retour aux caractères d'un ancêtre commun à une race domestique et à une race sauvage. Le même auteur pense que si en Europe on s'était donné la peine de pratiquer sur les ânes la sélection artificielle, on aurait obtenu diverses races bien distinctes, et qu'en n'épargnant ni les soins, ni la bonne nourriture, on serait parvenu à en avoir une grande, forte et agile.

### Le chien.

Le chien est pour l'homme, non-seulement un utile serviteur, mais encore un ami intelligent, fidèle et dévoué; plus qu'aucun autre animal, il se donne à son maître, il le comprend, il le devine. Il est son compagnon partout, au Kamschatka comme dans les îles du Pacifique, se modifiant avec lui pour supporter tous les climats et pour lui rendre tous les services.

On a pensé que le chien était le plus ancien des animaux domestiques (Link, *Le monde primitif*, etc.) parce qu'il avait dû être nécessaire aux hommes qui les premiers ont réussi à prendre et à s'assujettir d'autres animaux, de même qu'aux premiers chasseurs et aux premiers bergers. Cependant, comme nous le verrons bientôt, le bœuf, l'âne, le chameau, la chèvre et le mouton ont été assujettis à des hommes qui ne possédaient point encore le chien.

Les plus anciens monuments de la présence de l'homme

en Europe, tels que les graviers de la Somme et les cavernes de la Dordogne, n'offrent aucun indice de l'existence du chien, bien que quelques os de bœuf et de cheval s'y trouvent dans les mêmes dépôts que les outils en éclats de silex, objets de l'industrie d'un peuple chasseur.

Dans les *kjökkenmæddings*, au contraire, monuments postdiluviens du Danemark, les restes du chien sont abondants; les os ont été fendus pour en extraire la moelle, ainsi cet animal y servait à la nourriture de l'homme; la question de savoir s'il s'y trouvait sauvage ou domestique ne nous paraît pas complètement résolue.

C'est dans les stations lacustres de la période néolithique que le chien apparaît pour la première fois en Europe avec tous les caractères de la domesticité. Les ossements qu'il a laissés dans les palafittes paraissent appartenir à une seule race, intermédiaire, pour la grosseur comme pour les formes, entre le chien de garde et le chien d'arrêt, mais n'ayant, d'après Rutimeyer, aucun rapport ni avec le loup ni avec le chacal. A l'âge du bronze, ces ossements deviennent plus abondants qu'ils ne l'étaient pendant l'âge de la pierre polie; puis dans les stations les plus récentes, à Morges et à Chevroux, on a découvert les os d'une seconde espèce de chien, plus grande que la première, et se rapprochant du chien de boucher. Les habitants des palafittes ne mangeaient pas le chien; les os de cet animal s'y retrouvent presque toujours entiers.

Le chien domestique était employé par les Egyptiens dès la plus haute antiquité, comme on le voit par les peintures des salles funéraires dont nous avons déjà parlé. On y remarque des chiens menés en laisse avec un collier; d'autres à la chasse attaquant une gazelle et un bouquetin. La plupart de ces chiens sont des lévriers, les uns fauves, les autres noirs, mais tous à ventre blanc; quelques-uns de

ces lévriers ont les oreilles droites, mais n'en ressemblent pas davantage au chacal, dans lequel on avait cru trouver la souche de notre chien domestique. D'autres appartiennent à une race plus petite, plus ramassée, à museau court et à oreilles pendantes, qui est également sans analogie avec les espèces sauvages de cette famille.

Si maintenant nous interrogeons la linguistique, nous trouvons que les mots par lesquels toutes les langues aryennes désignent le chien, forment une même famille et révèlent une même origine. Non-seulement les Aryas primitifs connaissaient le chien, mais ils le possédaient comme animal domestique et ils en recevaient à peu près les mêmes services que cet animal rend aux hommes de nos jours. Il est bien probable que ce sont les races canines des Aryas qui se sont répandues par les migrations de ce peuple, et en même temps que le nom même du chien, en diverses parties de l'Asie et dans toute l'Europe.

Il est surprenant que les récits bibliques de la haute antiquité ne fassent pas mention du chien. Cet animal n'est pas même nommé dans les livres de Moïse, bien que ses lois donnent une énumération complète des animaux qu'il est permis et de ceux qu'il est défendu de manger; on ne trouve pas davantage son nom dans le livre de Josué et dans celui des Juges. Nous devons donc croire qu'avant l'époque des rois, les Hébreux ne possédaient point le chien, bien qu'ils eussent dû voir cet animal en Egypte, où il était domestique bien longtemps avant Abraham. On trouve le nom du chien dans la bible pour la première fois, croyons-nous, au second livre de Samuel, qui ne nous apprend pas autre chose sinon que l'expression *tête de chien* était une injure du temps de David; puis l'auteur du second livre des Rois nous parle des chiens, mais seulement pour nous apprendre qu'ils ont dévoré le ca-

davre de Jézabel. Il paraîtrait que les Hébreux n'avaient pas su apprécier les qualités de cet animal, ce qui ne ferait pas leur éloge.

Il n'en est pas de même des anciens Grecs ; chez ceux-ci, nous trouvons la domesticité du chien aussi complète que possible à l'époque du siège de Troie, c'est-à-dire cent ans au moins avant le roi David. Mais les Grecs étaient une branche de la famille aryenne, et, en émigrant, ils avaient probablement amené avec eux des chiens du pays des Aryas primitifs.

Quoi qu'il en soit, le touchant épisode du chien d'Ulysse, raconté dans l'Odyssée, quand bien même il ne serait qu'une fable, nous prouve qu'au temps d'Homère, on reconnaissait à cet ami de l'homme des qualités du cœur et de l'intelligence que depuis lors sa race n'a jamais surpassées.

Examinons enfin la faune contemporaine pour y chercher la souche de notre chien domestique. On avait d'abord pensé que les ancêtres des chiens étaient des loups ou des chacals. Après de longues discussions, de Blainville a été d'avis que les chiens domestiques descendent d'une espèce sauvage unique, actuellement éteinte. Cependant la découverte faite par Hodgson et Sykes de chiens sauvages qui se trouvent dans l'Himalaya, depuis les vallées du Népal jusqu'aux Nilgherries, est venue rouvrir le débat, auquel les travaux plus récents de Darwin ont imprimé une nouvelle direction.

D'après cet auteur, les Indiens de l'Amérique du Nord croisent leurs chiens presque sauvages avec le loup, pour les rendre plus hardis. En Guyane et en Australie, des espèces sauvages du genre *canis* sont parfois capturées et apprivoisées. Dans l'Amérique du nord et chez les Esquimaux, il y a des loups qui ressemblent à s'y mé-

prendre aux chiens domestiques des habitants du pays ; tandis que certains chiens à moitié domestiques de l'Asie et de l'Égypte ressemblent beaucoup au çacal.

On sait qu'un des caractères principaux du chien domestique est son aboiement. Or les chiens redevenus sauvages perdent quelquefois la faculté d'aboyer, et peuvent la reprendre en rentrant dans l'état domestique. Quelques-uns de ces chiens rendus à la vie sauvage se creusent des terriers comme les renards.\*

Les diverses espèces sauvages du genre *canis* ne se reproduisent point en se croisant, et restent toujours distinctes. Il n'en est pas de même des races domestiques ; celles-ci ont des croisements toujours féconds, tout en ayant produit une multitude de variétés différentes.

De tous ces faits, Darwin conclut que nos diverses races de chiens domestiques descendent de diverses espèces sauvages dont plusieurs sont éteintes.

### Le cheval.

Cet animal, chanté par les poètes comme type de la beauté, de la noblesse et du courage, occupe la place d'honneur parmi nos serviteurs muets ; mais peut-être la doit-il moins encore aux qualités par lesquelles il rend à l'homme de très grands services, qu'à celles qui flattent son orgueil et qui éveillent en lui le sentiment esthétique.

Le cheval, si ce n'est dans l'Asie centrale, paraît n'avoir été connu et employé que bien longtemps après le bœuf, l'âne et le chien. On a trouvé quelques os de cheval dans les dépôts du quaternaire ancien qui renferment des restes de l'industrie humaine ; comme nous l'avons vu pour le bœuf, ces débris ne paraissent pas avoir appartenu à des animaux domestiques, mais à une race sauvage qui s'est éteinte pendant la période diluvienne.

Les os de cheval, très rares aussi dans les palafittes de l'âge de la pierre, le deviennent un peu moins dans ceux de l'âge du bronze. On en a conclu que le cheval n'était pas domestique chez les habitants lacustres. M. Rochat explique autrement cette rareté des os du cheval entre les pilotis où étaient jetés les restes des repas ; elle tiendrait à ce que les peuples des palafittes étaient déjà sous l'empire du singulier préjugé qui s'oppose à ce qu'on mange la chair du cheval. Nous croyons, avec M. Rutmeyer, que les chevaux des palafittes étaient domestiques, mais peu nombreux.

Le cheval n'est point représenté dans les peintures des salles funéraires de la IV<sup>e</sup> dynastie égyptienne. C'est à tort qu'on le croit originaire de l'Arabie, car sous Thoutmès I et la reine Hatasou, les Egyptiens avaient conquis toute cette péninsule sans y rencontrer de chevaux ; et l'on sait que ce n'est qu'au XVII<sup>e</sup> siècle avant notre ère que le cheval fut introduit en Egypte, à la suite des campagnes faites en Asie par Thoutmès III, de la XVIII<sup>e</sup> dynastie. C'est évidemment dans l'Asie centrale qu'il faut chercher sa véritable patrie.

La linguistique confirme cette opinion en nous apprenant que chez les Aryas primitifs les chevaux étaient abondants, et dès longtemps employés comme animaux domestiques. Cependant les noms européens actuels du cheval dérivent du latin et du grec ; d'où l'on pourrait conclure que c'est par l'intermédiaire de ces derniers peuples que nous avons reçu des Aryas ce précieux serviteur.

Des bas-reliefs découverts dans les ruines de Ninive représentent une armée assyrienne pourvue de chevaux, à une époque où les Hébreux n'en avaient point encore.

En effet, la première mention du cheval dans la bible

se trouve à la dernière page de la Genèse, lorsque Joseph, allant ensevelir son père dans le pays de Canaan, est accompagné par des Egyptiens avec des chariots et des gens de cheval. Néanmoins, à leur sortie d'Égypte, les Israélites n'emmenèrent point de chevaux, et dans le Deutéronome, chap. XVII, on lit : « Tu t'établiras un roi qui soit d'entre tes frères,..... cependant il ne se fera point d'amas de chevaux. »

Les Hébreux ne commencèrent à employer les chevaux qu'après la victoire de David sur « Hadadhézer, roi de Tsoba, qui allait pour établir sa domination sur le fleuve d'Euphrate ; David lui prit dix-sept cents hommes de cheval et vingt mille hommes de pied, et il coupa les jarrets des chevaux de tous les chariots ; mais il en réserva cent chariots. » (2 Sam. VIII.) Remarquons ici que, dans toute l'antiquité, les chevaux ne sont employés qu'à la guerre, et non point pour être montés, mais seulement pour traîner les chariots.

Il en était de même en Grèce à l'époque du siège de Troie ; cependant les chariots attelés de chevaux servaient aussi à la promenade, car l'Odyssée nous apprend que c'est ainsi que Nestor fit conduire Télémaque de Pylos à Lacédémone chez le roi Ménélas.

L'immortel Homère, qui nous a déjà montré dans le chien d'Ulysse le modèle des chiens, nous fait aussi connaître chez les chevaux de ses héros une intelligence, une docilité, une affection pour leurs maîtres, qui n'ont jamais été surpassées. Quand nous voulons faire l'éloge du cheval qui est notre ami, nous disons : il ne lui manque que la parole. Or c'est précisément l'idée qu'Homère nous donne des chevaux d'Achille. Au livre XVII<sup>e</sup> de l'Iliade, ils pleurent la mort de Patrocle ; puis, au

livre XIX<sup>e</sup>, l'un d'eux, blessé des reproches de son maître, reçoit pour un moment de la déesse Junon une voix articulée, et adresse à Achille un petit discours qui ne serait point indigne du sage Ulysse.

Le cheval sauvage primitif n'existe plus nulle part. Les troupes de chevaux qui vivent à l'état sauvage dans diverses parties de l'Amérique et de l'Asie centrale, sont les descendants d'animaux devenus sauvages pour avoir été abandonnés par l'homme dans des circonstances favorables à leur multiplication ; aussi reprennent-ils très facilement les habitudes de la domesticité. Hérodote, Aristote, Varron et Pline parlent, il est vrai, de chevaux sauvages, mais leurs indications sont vagues et contradictoires.

Darwin a observé que nos chevaux domestiques ont parfois une tendance à prendre, surtout pendant le premier âge, des raies aux jambes et une bande foncée le long du dos ; d'après lui, ce serait un cas de variation analogique, c'est-à-dire de retour aux caractères d'un ancêtre commun à nos chevaux domestiques et à quelques solipèdes actuellement sauvages. Il croit probable que les chevaux primitifs étaient isabelles, avec une raie noire sur le dos. Ceux qui, depuis environ soixante-dix ans, sont redevenus sauvages aux îles Falkland, sont maintenant *rouan* ou *gris de fer*.

Sans se prononcer d'une manière précise sur l'origine des chevaux domestiques, Darwin est porté à leur attribuer plusieurs souches différentes, qui pourraient avoir les mêmes ancêtres que les solipèdes actuellement sauvages.

Parmi nos races de chevaux domestiques, il en est qui savent gratter la neige pour trouver leur nourriture, et d'autres qui sont privées de cet instinct ; les premières seraient originaires des parties les plus froides, les secondes des parties les plus chaudes de la zone tempérée

### Le chameau.

Cet animal, si précieux dans son pays, et qu'on a si bien nommé le vaisseau du désert, est resté confiné dans les parties chaudes, sèches et sablonneuses de l'ancien continent, régions auxquelles son organisation paraît exclusivement appropriée.

Nous ne devons donc pas nous étonner de ne trouver aucune trace de sa présence dans les antiquités de l'Europe occidentale.

On ne le voit pas davantage représenté dans les peintures et salles funéraires de la IV<sup>e</sup> dynastie égyptienne. Il paraît donc qu'à cette époque reculée il n'était point encore généralement employé en Egypte, où Abraham le trouva plus tard, environ 2000 ans avant notre ère. Alors déjà cet animal servait de bête de somme, puisque le serviteur du patriarche prend avec lui des chameaux pour son voyage en Mésopotamie, et ramène sur leur dos Rebecca et ses servantes.

Les noms européens, et même le nom sanscrit du chameau appartiennent aux langues sémitiques : il est donc probable que les Aryas primitifs ne connaissaient point cet animal domestique, bien qu'ils habitassent la Bactriane qui, au temps d'Aristote, passait pour la patrie du chameau à deux bosses. Il se pourrait cependant qu'ils l'aient possédé, mais que, ne pouvant l'emmener avec eux dans leurs migrations, ils n'aient pas eu l'occasion de propager le nom qu'ils lui donnaient dans leur patrie primitive.

On connaît deux espèces de chameaux : le dromadaire ou chameau à une seule bosse est répandu dans le nord de l'Afrique et dans les parties les plus arides et les plus chaudes de l'Asie ; le chameau à deux bosses, plus fort mais moins agile, supporte mieux le climat de quelques

contrées montagneuses et tempérées de la Perse. Ces deux espèces ne sont connues qu'à l'état domestique.

Darwin ne s'est point occupé du chameau ; il n'y avait là probablement aucune variation à constater ; puis il manquait d'un type sauvage comme point de comparaison. Le même auteur ne parle non plus ni de l'éléphant, ni du renne, ni du lama.

### L'éléphant.

Les animaux que nous avons examinés jusqu'ici sont certainement les plus anciens et les plus précieux auxiliaires du travail de l'homme. A l'exception du chameau, ce sont encore ceux qui font la richesse de notre pays, comme de la plupart des contrées du globe. Il est à remarquer qu'aucun de ces animaux, tel du moins que nous l'employons, ne s'est conservé jusqu'à nos jours à l'état sauvage.

Il n'en est pas de même de l'éléphant. Sauf dans les Indes, où son état de domesticité se perd dans la nuit des temps, il n'est figuré sur aucun de nos monuments anté-historiques ; il n'est mentionné ni dans les livres de Moïse ni dans les poèmes d'Homère. Nous savons que dès le temps de Sémiramis les Indiens l'employaient à la guerre, mais ce n'est que quelques siècles avant notre ère que l'éléphant fut connu sur les bords de la Méditerranée. Amené en Italie par Pyrrhus roi d'Epire, puis par l'expédition hardie d'Annibal, il n'a pas pu s'acclimater en Europe : il a même disparu du nord de l'Afrique, et ce n'est que dans les contrées méridionales de l'Asie qu'il est resté employé comme animal domestique.

Dans les vastes presqu'iles que sépare le Gange, l'éléphant se trouve à la fois à l'état sauvage et à l'état domestique. Au royaume de Siam, il se reproduit en domesticité, mais il n'en est pas de même dans les Indes. Les Indiens

renouvellent leurs éléphants domestiques en prenant vivants ceux qui habitent à l'état sauvage leurs vastes forêts. La nouvelle capture est liée entre deux éléphants déjà domestiques ; on lui donne un cornac qui le soigne, le caresse, monte sur son cou ; et au bout de quelques semaines l'animal sauvage est devenu un animal domestique.

L'éléphant d'Asie et celui d'Afrique paraissent être deux espèces différentes. Le premier est plus grand, plus élancé ; il est seul employé comme animal domestique. L'éléphant d'Afrique est plus ramassé ; il a les oreilles plus grandes ainsi que les défenses ; aussi celles-ci ont-elles plus de valeur pour le commerce de l'ivoire ; il ne se trouve qu'à l'état sauvage.

On s'est demandé s'il en a toujours été ainsi, et si les éléphants domestiques des Carthaginois ne devaient pas être des éléphants d'Afrique. Mais en examinant les dessins d'éléphants que présentent d'anciennes monnaies puniques, on a cru y reconnaître les caractères de l'éléphant d'Asie ; il est donc probable que c'est des Indes que les Carthaginois avaient reçu leurs éléphants domestiques.

Nous avons ainsi deux espèces d'éléphants : celui d'Asie qui se trouve à la fois sauvage et domestique et qui passe de l'un à l'autre de ces états avec la plus grande facilité ; celui d'Afrique, répandu dans toutes les contrées du centre et du sud de ce continent, sans avoir été amené à la domesticité.

### **Le renne.**

Relégué aujourd'hui dans les parties les plus froides des deux continents, le renne paraît incapable de prospérer sous d'autres climats ; on a même échoué dans un essai récent de l'acclimater sur les montagnes des Grisons ; et si au jardin de Paris on en voit qui semblent bien-portants,

c'est sans doute l'effet des soins éclairés qui leur sont prodigués.

Aussi ne devons-nous pas nous étonner s'il n'est question de cet animal ni dans l'histoire ni dans les monuments des peuples de l'Assyrie, de l'Égypte et de la Grèce.

Néanmoins, à la fin de l'époque glaciaire, le renne était très répandu dans l'Europe centrale; ses os et ses bois se trouvent en grand nombre associés aux objets de l'industrie des hommes qui, à cette époque si reculée, habitaient les Gaules et les Iles Britanniques. Ainsi, dans les cavernes du midi de la France, et du bassin de la Dordogne en particulier, dans les dépôts du quaternaire ancien, on découvre, mêlés à divers instruments tranchants fabriqués avec des éclats de silex, des os de renne qui ont été taillés et fendus pour en extraire la moelle, des bois de rennes qui servaient de manches à divers outils, enfin des images de rennes gravées sur ces manches. Ces faits prouvent évidemment que le renne a été contemporain de l'homme à cette époque et dans ces régions; mais rien n'indique qu'il y ait été un animal domestique.

A l'époque post-diluvienne de la pierre polie, le climat s'était adouci, et le renne avait disparu de l'Europe centrale; on n'en trouve aucun débris dans les habitations lacustres. Pendant les temps historiques, le renne a continué à se retirer de plus en plus vers le nord, avec la race finnoise à laquelle il rend de si grands services comme animal domestique. Au milieu de ce siècle, il y avait encore quelques familles de Lapons avec leurs rennes dans le midi de la Norwège; aujourd'hui elles ne s'y trouvent plus, et ce peuple est désormais relégué au delà du fleuve Namsen.

Le renne existe encore à l'état sauvage sur les hauts plateaux de la Norwège; mais il y est protégé par des lois sévères sur la chasse, lois sans lesquelles il aurait déjà disparu.

### Le lama.

Nous pourrions presque nous dispenser de parler de cet animal, sur lequel nous ne possédons aucun renseignement antérieur à la conquête du Pérou par les Espagnols. Alors comme aujourd'hui, il servait de bête de somme aux habitants des Andes. On ne le trouve pas à l'état sauvage, non plus que l'alpaca, également domestique dans les mêmes contrées et précieux pour la finesse de sa toison qui sert à faire de belles étoffes.

Deux autres animaux de la même famille, le guanaco et la vigogne, habitent à l'état sauvage les montagnes de l'Amérique du sud, et n'ont jamais été rendus domestiques.

Le lama, l'alpaca et le guanaco se reproduisent régulièrement au jardin d'acclimatation de Paris.

### Le chat.

Cet animal, si remarquable par sa souplesse, son agilité et la puissance de ses armes, ainsi que par sa grâce et sa gentillesse pendant son premier âge, n'est point comme les précédents un serviteur que l'homme ait pu associer à ses travaux ; il est bien domestique dans le sens propre du mot, c'est-à-dire attaché à la maison ; mais il y conserve une certaine indépendance, et son activité ne se laisse pas diriger.

Ce n'est que fort longtemps après le bœuf, l'âne, le chien le chameau et le cheval, que le chat domestique apparaît dans l'histoire de la civilisation.

On n'en trouve aucune trace dans les stations lacustres même les plus récentes ; il n'est pas représenté dans les peintures de la haute antiquité égyptienne ; enfin il était inconnu des Aryas. Moïse et Homère n'en font aucune mention.

Les différents noms que porte le chat domestique dans les langues de l'Europe indiquent son origine égyptienne. En effet, les Egyptiens ont été les premiers, et longtemps les seuls, en possession de cet animal. Divers mots sanscrits prouvent cependant que dans les Indes, il y a eu fort anciennement un chat domestique, probablement d'une origine différente de celle du chat égyptien.

Le plus ancien monument égyptien qui représente le chat domestique est un groupe de trois divinités en bronze, aux pieds desquelles est couchée une chatte dans la position de l'allaitement. Ces statuette ne remontent pas au delà de la XXVI<sup>e</sup> dynastie, environ 650 ans avant notre ère.

Hérodote, qui écrivait deux cents ans plus tard, nous parle des chats domestiques de l'Égypte comme d'animaux inconnus en Grèce et en Asie mineure. Plus tard Aristote, et même Pline, ne font mention que du chat sauvage. Ce n'est qu'au moyen âge que le chat domestique s'est répandu en Europe.

D'après Darwin, les chats momies de l'antique Égypte paraissent appartenir à trois espèces : *felis caliculata*, *felis bubastis* et *felis chaus* ; les deux premières se trouveraient encore à l'état sauvage en Égypte, et la troisième dans les Indes.

Nos chats domestiques doivent s'être modifiés et diversifiés par le croisement avec les espèces sauvages, aux époques et dans les pays où les chats sauvages étaient plus nombreux que les chats domestiques. Néanmoins, et malgré leur grande variabilité, nos chats offrent beaucoup moins de diversité que nos chiens ; c'est que le chat domestique conserve une indépendance qui empêche la sélection artificielle.

Le chat domestique diffère maintenant beaucoup du chat sauvage ; ses intestins sont plus larges, et d'un tiers plus

longs, ce qui tient probablement à une alimentation en partie végétale, continuée pendant de nombreuses générations.

Darwin ne se prononce pas sur la question de savoir si nos chats domestiques proviennent de plusieurs espèces distinctes, ou s'ils ont seulement été modifiés par des croisements.

### La chèvre.

Ici nous abordons l'étude des animaux domestiques qui ne donnent point à l'homme le secours de leur travail, mais qui par leurs dépouilles seulement servent à sa nourriture, à son vêtement, et fournissent des matières premières à son industrie. Pour ceux-ci, le commandement de l'homme, ses relations et son entente avec sa bête, avaient quelque chose de plus simple, de plus restreint; le développement de l'intelligence de l'animal s'en est ressenti; généralement il est resté plus faible.

D'après les données archéologiques de l'Égypte et de l'Europe occidentale, la chèvre aurait précédé le mouton comme animal domestique; cependant elle a conservé des allures plus indépendantes qui semblent autoriser une opinion différente, et en même temps une intelligence plus développée, qui dénote ordinairement, entre la bête et son maître, des relations plus variées et plus multipliées.

Dans les stations lacustres les plus anciennes, celles de la pierre polie, la chèvre se montre déjà très commune, tandis que le mouton est encore très rare; elle devient plus abondante encore pendant l'âge du bronze. L'examen de ces débris, très nombreux, n'a pu faire trouver à M. Rutimeyer aucune différence entre la chèvre domestique des palafittes et celle de nos jours. Ce savant estime qu'elle était originaire de l'Asie.

Les peintures sépulcrales de la IV<sup>e</sup> dynastie égyptienne

nous représentent des pasteurs conduisant un troupeau composé d'un bouc et de sept chèvres. Le bouc est fauve avec des mouchetures, trois des chèvres sont de couleur brune, trois autres de couleur grise, et la dernière est blanche et noire. Cette diversité de coloration nous paraît indiquer un état de domesticité déjà ancien. Les oreilles sont pendantes ; c'est encore aujourd'hui le caractère de la race caprine égyptienne, réputée pour ses qualités laitières.

La linguistique nous apprend que les Aryas primitifs possédaient la chèvre domestique ; car c'est le nom qu'ils lui donnaient avant leurs migrations qui, en se transformant, a produit les noms que porte la chèvre dans toutes les langues aryennes. Il est à remarquer aussi qu'on trouve une grande analogie entre les noms aryens et les noms sémitiques de la chèvre et du chevreau. C'est là une raison de penser que les hommes étaient déjà en possession de cet animal domestique avant la séparation des Aryas et des Sémites.

La Genèse nous apprend, par l'histoire de Jacob, qu'en Mésopotamie Laban possédait des chèvres picotées et tachetées, ce qui indique une domesticité déjà ancienne.

D'après Homère, la chèvre était très répandue chez les habitants de la Grèce et de l'Asie mineure, à l'époque du siège de Troie ; et d'ailleurs la fable de la chèvre Amalthée, nourrice de Jupiter, prouve assez que, pour les anciens Grecs, la conquête de cet animal domestique se perdait dans la nuit des temps.

De nos jours, les chèvres domestiques présentent un grand nombre de variétés différentes. Link (*Le monde primitif*), leur donnait pour ancêtre notre bouquetin ; mais la plupart des naturalistes ont pensé que leur souche était plutôt l'*ægagre*, grande chèvre sauvage qui habite les montagnes de l'Asie et que les Perses appelaient *Pa-*

*seng*. L'ægagre, et surtout le bouquetin, diffèrent beaucoup de notre chèvre domestique ; néanmoins Darwin pense que celle-ci pourrait bien descendre de l'espèce *capra ægagrus* mélangée avec une espèce voisine, *capra Falconeri*, qui habite l'Inde.

### Le mouton.

Nos moutons domestiques vivent ordinairement en troupeaux nombreux, sous la garde des chiens, dont ils ont sans cesse à redouter les morsures ; de là vient leur caractère excessivement craintif qui parfois les fait paraître stupides.

Le mouton des habitations lacustres, rare à l'époque de la pierre polie, plus commun à l'âge du bronze, ne paraît différer de nos moutons domestiques actuels que par la forme de ses cornes, qui se rapprochaient un peu de celles de la chèvre. Rutimeyer pense qu'il était d'origine asiatique.

Les peintures des salles funéraires de la IV<sup>e</sup> dynastie égyptienne ne représentent aucun mouton.

Le mouton était domestique chez les Aryas primitifs ; son nom sanscrit *avi* se retrouve dans toutes les langues de l'Europe, mais non point dans le zend, ce qui pourrait faire penser que les Iraniens n'avaient pas de moutons quand ils se séparèrent des Aryas primitifs. Et cependant, le nom de l'agneau est le même en sanscrit et en hébreu, ce qui indiquerait que ce nom est antérieur encore à la séparation des Aryas et des Sémites.

La Genèse nous apprend qu'Abraham amenait avec lui des brebis lorsqu'il revint d'Égypte au pays de Canaan ; ce passage ne parle pas de chèvres. Plus tard, nous trouvons chez Laban, en Mésopotamie, des brebis picotées et tachetées aussi bien que des chèvres.

Au temps du siège de Troie, les moutons étaient abon-

dants en Grèce et en Asie mineure, et nous ne trouvons dans Homère aucune allusion à l'époque où leur état de domesticité aurait commencé.

On a longtemps considéré comme la souche de notre mouton domestique le *mouflon* de la Sardaigne et du nord de l'Afrique, animal sauvage, sans laine, à queue courte et tronquée, dont le mâle seul a des cornes, et que Pline et Strabon décrivent sous le nom de *musimon* ou *musmon*.

Blyth distingue quatorze espèces de moutons, dont l'une, le *mouflon*, lui paraît l'ancêtre de nos types petits, à queue courte et à cornes en croissant, tandis que nos races grandes, à longue queue, à cornes doublement recourbées, proviendraient d'une espèce inconnue et éteinte à l'état sauvage. Gervais reconnaît six espèces de moutons ; d'après lui, notre mouton domestique serait une espèce particulière, maintenant éteinte. Fitzinger croit que nos moutons descendent de dix espèces primitives, dont une seule vit encore à l'état sauvage.

Nous avons cité ces auteurs d'après Darwin, pour faire voir la diversité des appréciations. Quant à Darwin lui-même, il se borne à faire remarquer qu'on ne tient point un compte suffisant de l'excessive variabilité du mouton à l'état domestique. Il cite les deux races *loutre* ou *Ancon* et *Mauchamp mérinos*, qui ont paru inopinément, l'une au Massachussetts en 1791, l'autre en France en 1828, qui s'y sont conservées par sélection, et qui présentent des caractères très particuliers, puis il ajoute :

« Si les races *Ancon* et *Mauchamp* avaient apparu il y a un ou deux siècles, nous n'aurions aucun document sur leur origine, et cette dernière surtout eût sans aucun doute été regardée par plus d'un naturaliste comme la descendance de quelque forme primitive inconnue, ou au moins comme le produit d'un croisement avec cette forme. »

### Le cochon.

Voici un animal qui, par son intelligence, par son goût pour la propreté, par sa facilité de s'attacher à ceux qui le soignent, vaut certainement mieux que sa réputation ; cependant sa gloutonnerie lui donne parfois des instincts féroces. La consommation de sa chair, interdite par Moïse et par Mahomet, est devenue chez la plupart des peuples, non-seulement une précieuse ressource pour le pauvre, mais aussi un important moyen d'alimentation pour tous. Les graves accidents causés par les trichines depuis une dizaine d'années sont pour nous un motif de penser que ce n'est point sans raison que les législateurs de l'Orient interdisaient l'usage de la viande de porc aux populations auxquelles ils s'adressaient.

Le cochon est, avec le bœuf et le cerf, l'animal dont les restes sont les plus abondants dans le limon des stations lacustres. On en distingue plusieurs espèces : la première, de grande taille et à longues défenses, probablement à l'état sauvage, ne paraît pas différer du sanglier ordinaire. Une seconde espèce, plus petite et à défenses courtes, a été nommée *sanglier des tourbières* ; ses restes sont très abondants ; elle paraît avoir été domestique dès les premiers temps des palafittes ; une autre variété assez semblable au cochon des tourbières, mais plus petite encore, n'a été trouvée qu'à la station de Morges et sur les bords de la Thielle, près de St. Jean ; M. le professeur Heer, de Zurich, croit reconnaître la descendance du cochon des tourbières dans une petite race porcine qui existe encore au canton des Grisons, entre Ilanz et Dissentis. Enfin, une autre grande espèce, qui n'a été trouvée qu'à la station de Concise, ressemble beaucoup à notre cochon actuel ; M. Rutimeyer

pense qu'elle a été importée, à l'état domestique, dans le pays occupé par les habitants des palafittes.

Le cochon n'est pas représenté dans les peintures sépulcrales de l'antique Egypte, et l'on ne doit point s'en étonner, puisque chez les Egyptiens, comme chez les Juifs, il était réputé un animal immonde.

La linguistique nous apprend que le cochon était domestique chez les Aryas primitifs, qui paraissent l'avoir amené avec eux en Europe. La langue de ces anciens peuples avait des noms différents pour le cochon et pour le sanglier, et l'on trouve une grande analogie entre le nom arabe de ce dernier animal et ses noms aryens. Ne pourrait-on pas conclure de là que c'est aux Aryens que nous devons la domesticité du porc et l'usage de sa chair.

Les livres des Juifs ne parlent du cochon que pour le déclarer *souillé*; au contraire, ceux des Grecs (branche des Aryas) nous le montrent domestique et employé comme nourriture de l'homme dès les temps les plus reculés. Nous voyons dans l'Odyssée qu'Eumée, pour tuer un cochon, l'assomme avant de le saigner.

Longtemps on a cru que notre cochon n'était qu'un sanglier devenu domestique, mais les travaux des naturalistes les plus récents ont rendu cette opinion fort douteuse.

Nathusius rapporte toutes les races porcines à deux types principaux, qui diffèrent réellement par leurs caractères ostéologiques; ce sont :

1° *Sus indica* (mal nommé, car il n'existe pas aux Indes), qui ne se trouve qu'à l'état domestique, dans l'extrême orient de l'Asie, Siam, la Chine et le Japon. Le cochon des tourbières paraît appartenir à ce type.

2° *Sus scrofa*, ou sanglier, auquel ressemblent les porcs

domestiques de l'Europe, de l'Afrique et d'une partie de l'Asie.

Ces deux types croisés entre eux sont indéfiniment féconds, et c'est de leur croisement que proviennent les races perfectionnées de l'Angleterre.

Darwin pense que le *sus indica*, autrefois sauvage, s'étendait dès l'Asie orientale jusque dans l'Europe occidentale, de même qu'aujourd'hui le *sus scrofa*, ou sanglier sauvage, s'étend dès l'Europe occidentale jusqu'aux Indes.

Nos races porcines actuelles varient, même pour le nombre des vertèbres et des côtes; lorsqu'elles redevennent sauvages par abandon, elles se modifient promptement, mais non de la même manière dans tous les pays; elles reprennent les longs crocs, les soies rudes, le poil fourni, et quelquefois les raies pâles aux jambes qu'on trouve chez tous les marcassins, mais non point toujours la même couleur; et souvent elles conservent la tête large et courte, quoique les sangliers l'aient étroite et longue. Ces diverses variations s'expliquent en général par l'activité ou l'inaction des organes.

Après avoir indiqué les sources principales auxquelles nous avons puisé, examiné la valeur et l'importance de chacune d'elles, et réuni sur chaque animal domestique tous les documents qu'elles ont pu nous fournir, il nous reste à en résumer les données et à exposer les enseignements qui en résultent quant à l'objet de cette étude.

Remarquons d'abord qu'en général les animaux domestiques n'ont plus leurs semblables à l'état sauvage. Nous ne voulons pas ici préjuger la question de leur descendance; nous ne constatons que le fait actuel.

Deux animaux domestiques font seuls exception à cette

règle ; l'éléphant d'Asie et le renne ; le premier est confiné dans les deux presqu'îles que sépare le Gange ; le second est relégué aux contrées les plus froides de l'hémisphère boréal. Les documents nous manquent d'ailleurs sur leur état de domesticité pendant la haute antiquité. Ainsi, dans l'étude qui va suivre, nous ne nous occuperons ni du renne, ni de l'éléphant.

Nous laisserons également de côté le lama et l'alpaca ; l'un et l'autre se trouvent dans l'Amérique du sud, toujours à l'état domestique ; mais les renseignements que nous possédons à cet égard sont tout à fait modernes.

Enfin nous ne nous occuperons plus du chat, auquel manquent également et l'importance réelle, et la très haute antiquité.

Ici nous nous permettrons une petite digression pour faire remarquer à nos lecteurs que les variations les plus saillantes constatées par Darwin se manifestent chez les serviteurs muets que l'homme a réussi à transporter avec lui dans tous les climats ; tandis que la variabilité est à peu près nulle chez l'éléphant, le chameau et le renne, qui, par les exigences de leur organisation, semblent être confinés chacun dans une région spéciale.

Les animaux domestiques qui ont exercé une grande influence sur la marche de la civilisation et que nous pouvons étudier jusque dans les époques les plus reculées, sont le bœuf, la chèvre, le mouton, l'âne, le chameau, le chien, le cheval et le cochon.

Chez les anciens Sémites, nous trouvons le bœuf, la chèvre, le mouton, l'âne et le chameau.

Chez les Aryas primitifs, le bœuf, la chèvre, le mouton, le chien, le cheval et le cochon.

Les seuls animaux communs à ces deux races, dans les temps primitifs, sont le bœuf, la chèvre et le mouton. Il

est donc probable, d'abord, que ces trois espèces étaient domestiques avant la division par laquelle les Sémites et les Aryas sont devenus des peuples distincts, habitant des pays différents; puis aussi qu'elles sont les premières conquêtes que l'homme ait faites sur le règne animal.

Après leur séparation, les Sémites auraient rendu domestiques l'âne et le chameau, et les Aryas auraient conquis le chien, le cheval et le cochon.

Si haut que nous puissions remonter dans les âges qui ont suivi l'époque diluvienne, nous trouvons chez certains peuples ces mêmes animaux dans un état de domesticité aussi avancé, aussi complet que celui qui existe de nos jours, dans un état qui exclut absolument l'idée d'animaux naguère sauvages et soumis récemment à la domination de l'homme.

Nous devons en conclure que ces animaux étaient déjà domestiques avant la fin de l'époque diluvienne, c'est-à-dire à cette période du quaternaire ancien pendant laquelle la présence de l'homme dans diverses parties de notre globe est maintenant un fait parfaitement constaté.

Une autre considération nous oblige également à reporter à l'époque du quaternaire ancien le moment où l'homme a conquis les principaux animaux domestiques. C'est que ceux-ci, et notamment le cheval et le bœuf, qui se trouvaient à l'état sauvage, soit dans l'Europe occidentale, soit en Amérique, pendant cette époque géologique, se sont éteints durant la période diluvienne, ont complètement disparu en Amérique, et ne se sont conservés qu'à l'état domestique dans l'ancien continent, pour reprendre plus tard un état à peu près sauvage lorsqu'ils ont été abandonnés par l'homme dans des circonstances favorables à leur vie. et à leur multiplication.

Les faits actuellement connus, qui prouvent l'existence de l'homme pendant l'époque quaternaire ancienne, ne nous révèlent, il est vrai, que des peuplades de chasseurs et de pêcheurs, ne pratiquant ni l'agriculture, ni la vie pastorale, et ne possédant pas des animaux domestiques. Mais ces faits n'ont guère été observés que dans ~~la Suisse~~ *l'Europe* occidentale et dans les deux Amériques; et ils ne prouvent nullement qu'à la même époque il n'y eût pas, dans d'autres contrées, des hommes possédant des troupeaux et sachant cultiver la terre. De nos jours encore, on peut voir des peuplades sauvages sans s'éloigner énormément du théâtre d'une civilisation avancée.

L'origine attribuée par les savants aux races des animaux domestiques de l'Europe, les documents de l'histoire et les données de la linguistique, tout s'accorde à indiquer, comme le berceau de l'agriculture et de la civilisation, cette partie de l'Asie qui comprend la Bactriane au nord-est et la Chaldée au sud-ouest, pays aussi favorisé par la douceur du climat que par la fertilité du sol et par l'importance de ses productions naturelles, animales et végétales. Il est bien probable que c'est aux habitants de cette contrée que nous devons la conquête du bœuf, de la chèvre et du mouton.

On croit assez généralement que les hommes ont été longtemps chasseurs avant de devenir agriculteurs. Nous pensons que cette opinion est fautive, et nous voulons montrer qu'elle est également condamnée par l'observation des faits et par la nature des choses.

La conquête de l'animal domestique a été le point de départ de la vie pastorale et agricole. Or si les hommes ne l'avaient entreprise qu'après avoir chassé les animaux pendant des siècles, et s'être faits ainsi leurs ennemis par une guerre acharnée, ils auraient trouvé ces bêtes si crain-

tives, si farouches, qu'il eût été fort difficile de les amener à la domesticité.

Nous pouvons nous faire une idée de cette difficulté par le peu de succès des efforts tentés de nos jours pour rendre domestiques des espèces sauvages. Les sociétés d'acclimation par exemple, qui réussissent bien souvent lorsqu'il ne s'agit que d'acclimater des espèces déjà conquises, et qui nous rendent ainsi d'importants services, n'obtiennent que des succès bien faibles et bien lents quand elles entreprennent la conquête d'un nouvel animal domestique ; et pourtant ces sociétés disposent de toutes les ressources dues aux progrès des sciences et de l'industrie, ressources variées et puissantes qui manquaient entièrement aux hommes de l'âge primitif.

On conçoit donc que l'homme qui le premier, et dans des circonstances semblables, aurait réussi à s'assujettir un animal sauvage, taureau, vache ou cheval, aurait, par cette conquête difficile autant que précieuse, excité parmi ses contemporains des sentiments ineffaçables d'étonnement, d'admiration et de reconnaissance que la tradition nous eût conservés. La légende aurait célébré la gloire d'un pareil bienfaiteur ; la fable aurait mis son nom à côté de ceux de Bacchus, de Cérès, de Castor et Pollux, etc. Mais non, sur ce sujet, la grande voix des peuples est restée muette ; si haut que nous puissions remonter, soit par l'histoire, soit par les monuments, soit par les fables même de la haute antiquité, nous ne trouvons rien de semblable chez aucun peuple. La mythologie grecque nous dit bien à qui l'on attribue la découverte du blé, la culture de la vigne et des arbres, l'art d'atteler les bœufs et de mener les chevaux au combat, mais absolument rien sur l'origine même de la domesticité d'un animal.

C'est que l'homme s'est assujetti les animaux domesti-

ques avant de les avoir chassés, avant de s'être mis en guerre avec eux, alors qu'il les trouvait doux et confiants, faciles à aborder, recevant volontiers ses caresses et prenant dans sa main la nourriture qu'il leur présentait.

Nous ne pouvons pas douter qu'il n'en ait été ainsi dans les temps primitifs, puisque nous voyons qu'il en est de même aujourd'hui dans ces rares solitudes où la soif des découvertes conduit le voyageur aventureux et le met en présence d'animaux qui aperçoivent l'homme pour la première fois.

Les faits de ce genre les plus nombreux, et qui ont été parfaitement constatés, sont ceux qu'ont observé des navigateurs qui abordaient, dans l'Océan austral, de nouvelles terres où ils ne trouvaient guère que des phoques et des oiseaux. Ces animaux étaient sans défiance ; on pouvait les approcher, les toucher même sans qu'ils témoignassent aucune crainte. C'était avec un profond étonnement que les hardis explorateurs faisaient cette curieuse expérience ; s'ils avaient rencontré parmi les paisibles habitants de ces plages, des espèces dont la domesticité leur parût très désirable, et s'ils avaient été en position d'en entreprendre la conquête, il est bien probable qu'ils y auraient facilement réussi ; mais, pressés par le temps et par les besoins du moment, ils ne pouvaient voir dans ces animaux qu'un gibier qui était le bien-venu, et ils abusaient ordinairement de la confiance des pauvres bêtes pour les tuer à coups de bâton.

Un autre ordre de faits nous montre également que les peuples chasseurs, loin de se trouver encore à l'état primitif de l'humanité, sont entrés depuis longtemps dans une voie de dégénérescence. Par eux-mêmes, ils ne deviennent pas agriculteurs ; ils ne s'élèvent pas avec le temps

dans l'échelle de la civilisation ; ils ne font au contraire que s'abaisser de plus en plus ; ils refusent même les bienfaits de notre état social lorsque ceux-ci leur sont offerts, car ils ne sont plus capables des obligations qui en accompagnent la jouissance. Ils conservent encore des traditions sur la divinité et sur l'immortalité de l'âme, héritage lointain d'une origine plus ou moins civilisée ; mais maintenant, pressés par la misère, par la difficulté de subsister chaque jour, ils n'ont plus le loisir des réflexions poétiques ou religieuses, semblables au castor qui, chassé par les hommes, perd chaque jour quelque chose de l'industrie admirable qu'il possédait dans des temps meilleurs.

Ce que nous venons de dire s'applique non-seulement aux sauvages actuels de l'Amérique du nord, mais aussi aux peuples chasseurs du quaternaire ancien, contemporains du grand ours des cavernes et du mammouth dans l'Europe occidentale. Les hommes qui enfermaient leurs morts dans la grotte sépulcrale d'Aurignac, qui avec un zèle pieux laissaient à côté d'eux des provisions de voyage, ces hommes-là croyaient à l'immortalité de l'âme ; et ceux qui, pendant l'âge du renne, sculptaient sur leurs outils des images d'animaux, faisaient preuve d'un sentiment artistique que l'état misérable de leur genre de vie n'aurait point fait soupçonner. Cette croyance et ce goût de l'art n'étaient-ils pas aussi des restes d'un temps meilleur, des traditions transmises de génération en génération, et dont l'origine ne s'explique autrement que par l'existence d'un état social plus relevé, qui fut le berceau de leur race ?

Ces peuplades chasseresses de l'Europe occidentale pendant le quaternaire ancien, étaient si bien dans un état de dégénérescence, qu'elles ne s'en sont jamais relevées ; elles ont disparu, en laissant la place aux constructeurs

de palafittes et aux diverses tribus celtiques qui apportaient d'Asie, avec l'agriculture, les éléments de la civilisation.

Nous avons dit que la nature même des choses s'oppose à ce que les hommes aient pu commencer par être chasseurs. En effet, l'homme est dépourvu d'armes naturelles, et sans armes il ne peut chasser. Vous figurez-vous un homme nu et désarmé, poursuivant les bêtes fauves, surtout dans un climat rude, les atteignant à la course, les tuant et les dépeçant avec ses ongles et ses dents, et élevant sa famille dans de semblables conditions?

Nous savons bien qu'on nous répondra que l'homme primitif n'était point tel que nous le voyons aujourd'hui, après qu'une longue période de vie civilisée lui a fait perdre sa force de résistance et ses armes naturelles. Nous savons bien qu'on nous représente nos premiers parents avec une bouche proéminente, largement fendue, à incisives fortes et tranchantes, à canines longues et pointues, et avec des ongles puissants et acérés. Le singe, dira-t-on, se tire fort bien d'affaire dans la vie sauvage, et cependant il n'est pas mieux armé que ne devait l'être l'homme primitif. Et ceux qui croient que le premier homme ne fut que le résultat de la variation naturelle d'une espèce de singe ajouteront que cette transformation lui a fait gagner peu à peu en pouvoirs intellectuels ce qu'il perdait en pouvoirs physiques, et qu'il n'est pas surprenant que la race humaine ait pu se conserver aussi bien que les espèces restées quadrumanes.

Ce ne serait là qu'un argument de plus en faveur de notre thèse; car le singe est essentiellement frugivore, et il serait hors d'état de se nourrir du produit de sa chasse. Les différences d'organisation qui le distinguent de l'homme lui assignent un genre de vie tout différent. Il ne peut habiter

que les bois ; il n'est agile que sur les arbres ; il ne sait que grimper, et court assez mal avec ses quatre pattes ; puis, quand il se dresse sur celles de derrière, qui ne sont ni des pieds ni des mains, il peut à peine faire quelques pas très lents.

On le voit, l'homme ne fût-il qu'un singe perfectionné, il nous serait impossible de nous le représenter capable de vivre de la chair des animaux sauvages avant de s'être fabriqué des armes, des outils.

Or l'industrie la plus simple ne se développe pas en un jour, et en attendant il faut manger ; l'espèce humaine a donc été d'abord frugivore ; plus tard seulement elle s'est nourrie de la chair des animaux.

Avant les conquêtes de son industrie, l'homme ne pouvait vivre que dans un pays fertile, et chaud plutôt que tempéré, c'est-à-dire n'ayant presque pas d'hiver. La portion de l'Asie située au nord du golfe Persique satisfait pleinement à cette condition ; mais il n'en est pas de même des parties de l'Europe occidentale où l'on a trouvé les traces de l'homme du quaternaire ancien ; nous pouvons en conclure que les habitants de ces contrées n'étaient point autochtones.

Si l'on veut bien se rappeler qu'à une époque où la terre avait déjà des habitants capables de se fabriquer des armes en éclats de silex, la Grande-Bretagne était réunie au continent, la Suède à l'Allemagne, la Sicile à l'Afrique, on comprendra que les peuplades chasseresses de ces temps reculés aient pu sans peine parvenir dans des contrées dont l'abord est aujourd'hui défendu par la mer.

On peut penser aussi que c'est à l'époque d'une ancienne configuration des continents, bien différente de celle d'aujourd'hui, qu'ont été peuplées un grand nombre des îles de l'Océan Pacifique. Cependant les grandes différences de

types, de dialectes et de mœurs que présentent ces insulaires, ne permettent pas de leur assigner à tous une même et si ancienne origine. Il en est probablement qui sont des descendants de navigateurs malheureux, jetés loin de leur pays par des tempêtes et échoués sur des îles désertes où ils auront mené longtemps une vie précaire et misérable. Lors même que ces naufragés auraient appartenu à un peuple civilisé, on concevrait que la faim, la misère, les privations, l'isolement relatif et l'ennui de leur position, leur eussent fait perdre peu à peu, et de génération en génération, les caractères de l'ancien état social dont ils étaient sortis.

Nous pensons que les anciens habitants de l'Amérique n'étaient pas non plus autochtones, et qu'ils avaient la même origine que ceux de l'Europe occidentale. En effet, les restes de l'homme du quaternaire ancien dans les deux continents ont une frappante analogie ; on dirait tous ces instruments en silex fabriqués par la même main. Puis, avant l'arrivée des Espagnols, l'Amérique centrale était parvenue à un assez haut degré de civilisation ; elle avait possédé des cités dont les ruines rappellent l'art égyptien, et dont les fondateurs ont laissé la tradition d'hommes blancs venus autrefois de l'Orient avec quelques hommes noirs. Les noms d'un grand nombre de localités dans cette région donnent à penser que ce sont les Cares, ou Cariens, prédécesseurs des Phéniciens dans l'empire de la mer, qui furent les premiers civilisateurs de l'Amérique.

Quant à la difficulté qu'auraient pu éprouver les peuples primitifs pour passer d'Europe en Amérique, elle paraît bien atténuée lorsqu'on se reporte à une époque où le littoral de l'Europe occidentale était de 180 mètres plus élevé qu'à présent. Ce fait, bien constaté par les travaux des géologues, est venu donner raison à deux traditions

concordantes qui ont subsisté pendant quarante siècles au moins, l'une dans l'ancien continent, l'autre en Amérique, et qui longtemps avaient été considérées comme des fables.

La première de ces traditions est celle de l'Atlantide ; les Grecs nommaient ainsi un continent que les navigateurs phéniciens disaient avoir trouvé, lorsqu'en sortant de la Méditerranée par les colonnes d'Hercule, ils se dirigeaient en pleine mer vers l'ouest. Ce récit était accompagné de contes effrayants sur les dangers de cette navigation, dont longtemps les Phéniciens eurent seuls le monopole. Plus tard, quand les progrès de la marine permirent à d'autres peuples de s'aventurer dans l'océan Atlantique, ce fut en vain qu'on chercha ce mystérieux continent, et l'on finit par croire qu'il n'avait jamais existé. De nos jours cependant, les botanistes Unger de Philadelphie, et Heer de Zurich, considèrent comme une preuve de l'ancienne existence de l'Atlantide l'analogie constatée entre la flore miocène de l'Europe centrale et la flore actuelle de l'Amérique orientale. L'énorme exhaussement des côtes occidentales de l'Europe pendant l'époque quaternaire ancienne vient encore corroborer cette opinion. On peut donc penser qu'au temps des expéditions des Cariens, un grand continent, qui plus tard a disparu sous les eaux, occupait encore une partie de l'océan Atlantique et rendait plus faciles les communications entre l'Europe et l'Amérique.

La seconde tradition est celle qui fut racontée à Christophe Colomb par les naturels de Saint-Domingue lorsqu'il y aborda à son second voyage, légende d'après laquelle les îles actuelles du golfe du Mexique n'étaient autrefois que les sommets des montagnes d'un vaste pays, dès lors submergé par de grandes eaux qui ont formé l'océan. (Voyez Washington Irving.)

On le voit, tous les faits connus et toutes les conséquences logiques qu'on en peut déduire, nous portent à considérer la partie sud-ouest de l'Asie comme le berceau commun de tous les peuples occidentaux.

Mais voici une nouvelle objection : Si les peuples de sauvages chasseurs, qui ont été les contemporains de l'ours des cavernes et du mammouth, sont venus d'une heureuse contrée, où l'homme était déjà en possession des animaux domestiques et de l'agriculture, comment et dans quel but ces pauvres gens auraient-ils quitté des pays qui leur offraient une vie douce et facile, pour aller au loin affronter d'âpres climats, sans emporter avec eux les moyens d'exploiter la fertilité du sol ?

Dès que l'homme a su se faire des armes, il a dû trouver dans la chasse une nouvelle ressource, soit pour sa nourriture, soit pour son vêtement et son industrie ; et il a dû prendre d'autant plus de plaisir à cet exercice, alors que les animaux, nombreux et sans défiance, lui offraient une facile conquête. Mais alors aussi, comme aujourd'hui, la chasse est devenue une passion irrésistible pour ceux qui préféraient une vie indépendante et aventureuse aux travaux réguliers, assujettissants et sédentaires que réclament les troupeaux et les champs. Il se forma donc bientôt des familles, puis des tribus entièrement adonnées à la vie un peu sauvage des chasseurs. Enfin, soit pour trouver un théâtre plus favorable à leur activité, soit pour échapper au mépris et à la haine des populations sédentaires, elles durent se séparer de celles-ci ; car entre les chasseurs et les agriculteurs il y a incompatibilité de fonctions et par suite incompatibilité d'humeur ; et toujours on a vu les peuples qui vivent de leur gibier s'éloigner par goût et par instinct, comme par nécessité, des contrées populeuses et cultivées.

Cette existence de hordes sauvages, sorties d'un peuple qui ne l'est pas, vivant encore dans son voisinage et lui inspirant un profond mépris, est dépeinte avec beaucoup de vérité dans le passage suivant du livre de Job :

« Pressés par la disette et par la faim, ils vivaient à l'écart, fuyant dans les lieux arides, ténébreux, désolés et déserts. Ils coupaient des herbes sauvages auprès des arbrisseaux, et la racine des genièvres pour se chauffer. Ils étaient chassés du milieu des hommes, et on criait après eux comme après un larron. Et ils habitaient dans les creux des torrents, dans les trous de la terre et des rochers. Ils ne faisaient que hurler entre les arbrisseaux, et ils se tapissaient sous les chardons. C'était des gens de néant, des gens sans nom, qui étaient abaissés plus bas que terre. » (Job XXX, 3-8.)

Pour s'étonner que la barbarie ait pu sortir ainsi de la civilisation, il faudrait fermer les yeux à ce qui se passe encore de nos jours dans les centres mêmes de l'état social le plus avancé. Toujours il se trouve des hommes qui n'en peuvent supporter l'ordre, la règle, l'économie et le labeur assidu. Chez les peuples primitifs, ils étaient emportés, comme une ecume, par le vent des passions aventureuses, dans les contrées encore inhabitées qui les entouraient. Aujourd'hui, le malheur est qu'ils ne trouvent pas toujours à leur portée de semblables issues ; il faudrait aller au loin, passer les mers, et les fainéants n'en ont pas les moyens. Aussi restent-ils parfois comme une lie dans les bas-fonds de la société, à la honte, au préjudice, et au grand danger de la civilisation.

Les premières tribus chasseresses qui émigrèrent pour fuir les pays cultivés trouvèrent d'abord, dans la nouvelle contrée où ils portaient leurs pas, un nombreux gibier et confiant qui leur fournit de faciles et abondantes ressources ; puis chaque fois que les animaux, devenus plus rares et plus craintifs, rendaient leur chasse pénible et insuffi-

sante , ils allaient chercher plus loin des terres encore vierges du contact de l'homme ; c'est ainsi que de forêt en forêt, de montagne en montagne, de plaine en plaine, ils se répandirent jusque sur les rives des mers du Nord.

On sait quelle immense étendue de terre est nécessaire pour faire vivre toute l'année dans nos climats l'homme qui ne se nourrit que de fruits sauvages et de son gibier. Ce fut la première cause de la rapide diffusion de l'espèce humaine la surface sur du globe ; et les peuples chasseurs furent les premiers explorateurs de la terre. S'ils avaient connu l'écriture, ils auraient pu être les premiers géographes et nous laisser les plus curieux récits de leurs migrations ; mais la plupart d'entr'eux ont disparu sans même que leurs traditions soient parvenues jusqu'à nous.

Au fur et à mesure que les animaux devinrent plus rares et plus difficiles à approcher, les chasseurs perfectionnèrent leurs armes, et néanmoins leur vie devint de plus en plus misérable. Les hommes qui vivent de la chasse se passionnent, malgré toutes leurs souffrances, pour cette vie aventureuse devenue pour eux une seconde nature ; ils ne font point par eux-mêmes des progrès qui puissent leur ouvrir une nouvelle carrière d'activité ; ils persévèrent fatalement dans celle de leurs pères, qui ne les nourrit plus, et en général ils sont destinés à périr.

C'est que, de même qu'il y a parmi les animaux une sélection d'après leurs aptitudes physiques, de même il y a parmi les peuples une sélection d'après leurs aptitudes intellectuelles et morales.

Ainsi les espèces animales sauvages disparaissent lorsque leur organisation ne leur permet plus de résister à leurs ennemis naturels, et de trouver une nourriture et une sécurité suffisantes pour leur reproduction. Les espèces antédiluviennes n'ont pas survécu à l'époque du quaternaire

ancien. L'homme seul, avec les animaux domestiques qu'il s'était approprié, a traversé, en partie du moins, la période glaciaire et la période diluvienne, et a su s'accommoder à tous les climats.

De même, si l'on classe les peuples d'après le travail auquel ils doivent leur subsistance, on remarque encore une sorte de sélection. Les peuples chasseurs disparaissent devant les peuples bergers et nomades; et ces derniers, s'ils ne savent pas se fixer par la culture des terres, finissent aussi par disparaître devant les peuples agriculteurs. Car partout où l'homme s'approprie la terre par son travail, il y rend impossible, d'abord la vie sauvage, puis aussi la vie nomade.

D'après tout ce qui précède, il nous paraît bien probable que les plus anciens habitants de l'Europe occidentale étaient sortis de l'Asie comme transfuges d'une civilisation naissante, déjà basée sur la conquête de l'animal domestique et sur la culture de la terre.

Mais comment l'humanité a-t-elle fait ses premiers pas dans la voie de la civilisation ?

D'après la théorie de Darwin, le premier homme aurait été produit par la variation d'un animal; dans ce cas, il n'eût pas été un animal perfectionné, mais plutôt un animal dégénéré; car l'homme aurait été d'abord le plus mal partagé de tous les animaux, le plus mal partagé extérieurement, le plus mal armé, le plus incapable de pourvoir à sa nourriture, de résister aux intempéries, de se défendre contre les carnassiers, en un mot, de vivre et de se multiplier, et selon la loi de la sélection, il eût dû disparaître bientôt dans cette lutte pour l'existence qui, à l'état sauvage, est la condition nécessaire de tous les êtres organisés.

S'il en a été tout autrement, c'est que dès le premier jour l'homme était autre chose qu'un animal; c'est qu'il était

déjà un être sociable, pensant, doué de la parole, un être intelligent, et moral malgré ses vices, un être capable d'élever son esprit au-dessus du monde sensible, et qui commença tout d'abord à savoir régner sur la nature qui l'entourait et à la forcer de subvenir à ses besoins.

Nous sommes donc conduits à nous représenter nos premiers parents habitant, peut-être dans le bassin de l'Euphrate, une contrée au climat doux et au sol fertile, leur offrant des fruits savoureux et nourrissants, et où les animaux ne se montraient point farouches, parce qu'ils n'avaient point encore été attaqués par les hommes. C'est alors que le bœuf, la chèvre et le mouton entrèrent sans contrainte en relation avec ceux qui devaient être leurs maîtres, tout disposés à jouir de leurs caresses, à profiter de leurs soins, à accepter leur domination et à les servir. Ainsi le lait, la laine et les autres dépouilles des animaux vinrent donner aux hommes de nouvelles ressources ; ainsi commença la vie pastorale, à laquelle la culture du sol ne tarda pas à se joindre.

Tel dut être l'âge primitif et en quelque sorte l'âge enfantin de l'humanité. La mémoire s'en est conservée dans les traditions des divers peuples, mais plus ou moins idéalisée et embellie par ce charme mystérieux et si doux, qui pour chacun de nous s'attache aux souvenirs de la première enfance. C'est l'âge d'or des Aryas ; c'est le paradis terrestre des Sémites.

Plus tard vint la séparation de ces deux grandes familles de peuples, de ce que nous pouvons appeler les deux vieilles souches de notre civilisation ; séparation qui, d'après une tradition conservée dans ces deux branches, aurait eu lieu après un déluge.

Les Sémites s'étendirent à l'ouest, vers l'Arabie, l'Égypte et les côtes de la Méditerranée ; dans ces contrées

où l'homme n'avait point encore paru, ils trouvèrent l'âne et le chameau, tous deux sans crainte et sans défiance, et ils se les assujettirent avec la même facilité avec laquelle ils avaient déjà conquis le bœuf, la chèvre et le mouton.

Les Aryas se dirigèrent au nord-est, du côté des montagnes de l'Asie centrale; ils rencontrèrent le chien, le cheval, le cochon, dans ces mêmes conditions de sécurité primitive, les seules favorables à la domestication; et la conquête de ces nouveaux animaux imprima un nouvel élan et un caractère particulier au développement de leur civilisation.

Cependant, l'ordre, la sécurité, l'abondance d'une vie pastorale et agricole amenèrent le progrès de l'état social, de l'industrie et des arts; les populations s'accrurent rapidement, se répandirent de proche en proche, et vinrent successivement occuper tous les pays qui leur offraient de nouveaux éléments de richesse.

Les premiers navigateurs furent des Sémites qui, poussés par l'ardeur du commerce, vinrent fonder des colonies jusque sur les côtes les plus lointaines de la Méditerranée, et même sur quelques points des rives de l'Océan.

Les populations aryennes eurent un développement continental beaucoup plus étendu. Elles rayonnèrent autour de leur pays primitif dans toutes les directions qui ne leur étaient pas fermées par de hautes montagnes; c'est ainsi qu'elles occupèrent, par leurs ramifications, d'abord la Perse, puis la Grèce, l'Italie, les Gaules, la Germanie, la Lithuanie, probablement aussi une partie du nord de l'Afrique, enfin les Indes.

Ces deux races se rencontrèrent souvent, se mêlèrent peu, mais se transmirent réciproquement leurs richesses. Rappelons-nous seulement les égyptiens Inachus et Cérops fondant Argos et Athènes, l'invasion de Sémiramis

dans les Indes et les conquêtes des Perses vers le sud ouest. C'est ainsi que des peuples sémitiques possédèrent aussi le chien, le cheval et le cochon, tandis que l'âne ne resta point inconnu des Grecs et des Romains ; c'est ainsi que les peuples aryens des palafittes de la Suisse reçurent le bronze par le commerce des Cariens ou des Phéniciens.

L'extension vers l'occident des peuples agriculteurs qui portaient avec eux la civilisation, refoula constamment les tribus chasseresses qui jadis étaient sorties du même berceau ; et en les reléguant dans des contrées toujours plus froides et plus infertiles, augmenta leur misère et accéléra leur ruine.

Pour l'Europe occidentale, ce conflit entre la vie agricole et la vie de chasseur dut avoir lieu à l'âge de la pierre polie ; car les habitants lacustres de l'époque néolithique furent probablement les premiers pionniers de la civilisation dans nos contrées. Pour l'Amérique centrale, il se produisit peut-être à l'arrivée de ces expéditions aventureuses des Cariens, enveloppées pour nous d'épaisses ténèbres, mais dont l'existence ne peut guère être révoquée en doute. Enfin, pour l'Amérique du nord, ce conflit existe encore de nos jours.

Nous avons essayé d'exposer à grands traits l'évolution par laquelle nous croyons que nos principaux animaux se sont répandus d'orient en occident, avec l'agriculture et la civilisation. Mais nous devons nous hâter de reconnaître que bien des faits demeurent encore inexpliqués, et nous voulons appeler l'attention de nos lecteurs sur quelques-uns des problèmes que nous n'avons pu résoudre.

Comment se fait-il que les Egyptiens aient possédé le chien domestique, non-seulement fort longtemps avant les

Hébreux, mais encore fort longtemps avant les premières relations connues des peuples de l'Égypte avec les populations aryennes de l'Asie et de la Grèce ? Peut-on conclure de ce fait que le chien de l'antique Égypte, loin d'avoir la même origine que celui des Aryas primitifs, était une conquête faite sur la faune de l'Afrique par les premiers habitants de ce pays ; ou bien doit-on croire qu'avant cette époque reculée, les migrations des Aryens avaient déjà importé le chien domestique sur les côtes du nord de l'Afrique, et que c'est de là que cet animal était parvenu aux Égyptiens ?

Le chien des *kjökkenmöddings* nous offre une seconde difficulté : les peuplades de pêcheurs et de chasseurs, qui ont laissé ces grands amas de débris sur les côtes du Danemark, possédaient-ils le chien domestique ? ou bien, les os d'espèce canine, qu'on y trouve fendus et rongés, appartenaient-ils à un animal sauvage que les habitants de ces régions tuaient pour leur nourriture ?

Si des observations nouvelles confirment cette dernière hypothèse, on pourra en conclure que les hommes des *kjökkenmöddings*, quoique nous ne connaissions que leur existence postérieure à l'époque diluvienne, avaient, comme ceux du quaternaire ancien, quitté le berceau de la civilisation avant la conquête du chien domestique ; car on comprend fort bien que ces chasseurs n'aient pas emmené avec eux des bœufs ou des chèvres, mais on ne concevrait guère, si le chien avait été domestique lors de leur départ, qu'ils n'eussent pas profité d'un animal si utile pour eux et si facile à associer à leurs lointaines pérégrinations. Dans ce cas aussi, on pourra demander quel était le chien sauvage qui habitait le nord de l'Europe après les temps diluviens, et à quelle époque cet animal a disparu des régions où il s'était conservé jusqu'alors.

Si au contraire il est démontré que les chiens des kjökkenmöddings étaient bien des animaux domestiques, on devra penser que les hommes auxquels nous devons ces amas si étonnants, s'étaient séparés des agriculteurs après la domestication du chien, c'est-à-dire plus tard que les chasseurs du quaternaire ancien, lesquels ne connaissaient point ce fidèle serviteur.

Le renne enfin soulève une troisième difficulté, car il se présente à nous dans des conditions qui ne permettent pas d'assigner à sa domesticité la même origine qu'aux animaux qui nous ont occupé jusqu'à présent, et que nous considérons comme les principaux auxiliaires de la civilisation. Répandu jusqu'au pied des Pyrénées à l'époque glaciaire, relégué aujourd'hui dans les parties les plus froides de l'hémisphère boréal, il ne fut animal domestique chez aucun des peuples anciens qui nous ont laissé, soit une histoire, soit des monuments de leur langage ou de leur civilisation.

Nous devons penser que les premiers rennes ont été soumis à la domesticité par les premiers hommes qui vinrent s'établir dans le pays de ces animaux, ou plutôt dans une partie de ce pays où les hordes chasseresses n'avaient point encore pénétré; car ces hommes ne pouvaient être des chasseurs; ils devaient appartenir à un peuple agriculteur, dépossédé de sa patrie et refoulé vers le nord par une invasion étrangère. Quel était ce peuple? quelle fut l'époque de la conquête de cet animal si précieux pour le climat du nord? Voilà des questions que nous ne pouvons résoudre.

Malgré toutes les obscurités qui enveloppent encore notre sujet, obscurités dont nous venons de signaler quelques-unes seulement, il résulte de notre étude que l'origine de la domesticité des animaux remonte à l'origine

même de l'humanité, et que cette première conquête de l'homme sur le règne animal, condition nécessaire de tous les progrès, eut lieu dans des circonstances si favorables, qu'elle s'accomplit sans difficulté, sans grand délai et sans grands efforts. Voilà pourquoi toutes les légendes se taisent sur cette conquête, malgré son extrême importance.

Cependant il existe une tradition de ces temps si reculés, et elle est d'accord avec nos conclusions, c'est-à-dire avec le résultat en quelque sorte négatif des recherches que nous avons entreprises.

Cette tradition est connue de chacun ; mais elle n'a point été remarquée, parce qu'elle nous est parvenue sous la forme d'une assertion dogmatique incompréhensible, ce qui nous empêchait d'en reconnaître la nature.

On lit au premier chapitre de la Genèse que *Dieu créa les animaux domestiques*. Nous avons cru d'abord à une mauvaise traduction du texte ; mais non, les mots hébreux qu'on a rendus par *animaux domestiques* sont bien ici les mêmes qui, dans toute la Genèse, signifient les animaux serviteurs de l'homme. Ceux qui ne croient pas à la divine autorité de la bible doivent du moins reconnaître à ce récit les caractères d'une tradition recueillie par son auteur. Or, si les animaux domestiques n'étaient que des bêtes jadis sauvages, dans l'acception que nous donnons aujourd'hui à ce mot, et si les hommes n'avaient réussi à se les assujettir qu'à force de peine et d'industrie, l'auteur de la Genèse n'aurait pas pu parler comme il l'a fait. Pour son récit, évidemment, il profitait de la légende, et il la respectait ; il connaissait donc une vieille tradition, d'après laquelle les premiers hommes ont trouvé des animaux prêts à les servir. Le vrai sens de ces paroles de la Genèse serait donc : *Dieu créa les animaux destinés à être les serviteurs de l'homme.*

On le voit; la seule légende à nous connue qui parle de l'origine de la domesticité des animaux confirme pleinement les conclusions auxquelles notre étude nous a conduit.

Remarquons encore que la forme sous laquelle cette tradition est rapportée dans la Genèse : *Dieu créa les animaux domestiques*, implique l'idée que, dès l'origine, parmi les types du règne animal, il y en avait qui, par leur organisation et par leur caractère, étaient éminemment propres, et en quelque sorte prédestinés, à fournir des serviteurs à l'homme ; et cette idée, affirmée par la légende, se trouve vérifiée par l'expérience de tous les pays et de tous les temps. C'est ainsi que nous nous sommes assujettis, non point le cerf, le daim ou la gazelle, mais bien le bœuf, la vache et le mouton ; non point l'hémione ou l'hémippe, mais bien l'âne et le cheval ; non point le loup ou le renard, mais bien le chien.

Et maintenant, nos lecteurs sont bien en droit de penser que nos recherches n'ont abouti à rien. Cependant nous nous permettrons d'adresser encore quelques observations à ceux qui auraient la malice, ou peut-être la naïveté d'en juger ainsi.

L'étude des temps anté-historiques, malgré toutes ses récentes conquêtes, laisse encore bien des problèmes à résoudre ; l'intérêt général qu'elle inspire ne permet pas de douter qu'elle ne soit poursuivie avec vigueur ; elle nous réserve probablement plus d'une surprise, et nous devons admettre qu'elle pourrait venir contredire nos hypothèses. Eh bien, malgré tout, nous ne croyons pas que notre travail soit sans utilité.

Le développement et les conquêtes de l'humanité sur la terre ont présenté dans notre siècle des progrès si grands,

si multipliés, si rapides, que le mouvement de progression qui nous pousse et nous emporte s'impose à tous les esprits avec une évidence irrésistible ; aussi le mot de *progrès* est-il dans toutes les bouches.

Nous croyons pleinement à ce progrès ; nous le reconnaissons, non-seulement dans les sciences, dans l'industrie, dans la législation, mais aussi dans la moralité et dans la religion. Oui certainement, malgré tous les vices et toutes les négations qui s'affichent avec une fougue et une liberté sans exemple, et précisément à cause de cette liberté, nous voyons aujourd'hui plus de moralité, plus de vraie religion qu'il n'y en eut jamais.

Mais, reconnaissant le progrès comme une loi générale de l'humanité, et se trouvant dans l'impossibilité de lui assigner une limite, les hommes sont portés à attribuer à son avenir une durée indéfinie. Puis, plongeant leurs regards dans le passé, frappés et éblouis de tout ce que l'humanité a fait, de tout ce qu'elle a gagné, de tout ce qu'elle est devenue, ils sont aussi tentés de croire à une durée indéfinie de ce développement passé, qui l'a amenée à l'état dont elle s'enorgueillit aujourd'hui.

C'est ainsi que, dans le domaine des investigations scientifiques, l'esprit du siècle est trop souvent entraîné à considérer ce qui fait le fonds même de la nature humaine comme le produit d'un développement naturel, comme le premier terme d'un progrès antérieurement réalisé.

Cependant, si l'on veut y réfléchir, on trouvera que le progrès ou l'évolution de l'humanité dans l'histoire est un véritable développement, analogue à tout développement organique que nous connaissons ; puis on reconnaîtra que l'idée même du développement en implique deux autres : d'abord l'idée de la chose qui peut et qui doit se développer, c'est-à-dire d'une donnée première possédant en elle-

même, et comme en germe, tous les pouvoirs dont l'exercice est nécessaire à l'évolution qu'elle doit accomplir; puis aussi l'idée d'un moment où ce développement commence.

C'est ainsi que, dans l'ordre physique, nous voyons commencer dès son germe, et se poursuivre dans ses diverses phases, le développement de chaque organisme individuel. Il en est de même dans l'ordre intellectuel et dans l'ordre moral. Il en est de même encore dans le grand organisme collectif qu'on appelle l'humanité.

Eh bien, nous croyons qu'il n'est pas sans danger pour la sûreté de la méthode d'investigation et pour la vérité des résultats à atteindre, que ces principes soient si souvent méconnus dans les savantes recherches contemporaines.

Nous croyons qu'il est bon que les esprits se tiennent en garde contre cette idée fausse, que l'humanité n'aurait point toujours possédé les facultés et les pouvoirs qui constituent la nature humaine, mais qu'elle pourrait les avoir acquis par l'évolution d'un progrès dont les instruments n'existaient pas.

Or nous croyons avoir prouvé que cette idée est condamnée, non-seulement par la logique, mais aussi par les faits d'expérience et d'observation auxquels la science de nos jours a coutume d'en appeler.



## ERRATUM

Page 66, à la sixième ligne, au lieu de : dans la *Suisse* occidentale, lisez : dans l'*Europe* occidentale.

---